

QUAND LES ADOLESCENTS RACONTENT LE SMARTPHONE

Une enquête sur la réception
de la Bande Dessinée *Dans la tête de Juliette*

Une étude du CLEMI Sup conduite
par Anne Cordier,
Professeure des Universités en Sciences
de l'information et de la communication

Mai 2024



Directrice de publication

Marie-Caroline Missir,
directrice générale de Réseau Canopé

Programmation éditoriale CLEMI SUP

Serge Barbet,
directeur du CLEMI

Virginie Sassoon,
directrice adjointe du CLEMI

Isabelle Féroc Dumez,
directrice scientifique et pédagogique du CLEMI

Lucas Chevalier,
chef de projets Europe et International du CLEMI

Laure Delmoly,
cheffe de projets Europe et International

Coordination éditoriale

Sophie Schemoul,
responsable pôle communication du CLEMI

Coordination scientifique

Isabelle Féroc Dumez,
Directrice scientifique du CLEMI et maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication, Université de Poitiers, Laboratoire Techné

Autrice

Anne Cordier,
Professeure des Universités en Sciences de l'information et de la communication Université de Lorraine -Nancy, Laboratoire CREM

Conception graphique et mise en page

Maya Palma
Designer graphique et illustratrice

ISBN

Pour la version imprimée
978-2-240-05699-3

Mentions légales
Cette étude européenne De Facto est une production du CLEMI / Réseau Canopé
Mai 2024

PLONGÉE AU CŒUR DU TOURBILLON NUMÉRIQUE : UNE EXPLORATION DES PRATIQUES ADOLESCENTES

Dans un monde de plus en plus connecté, le smartphone est devenu un objet emblématique de notre époque. Cette étude qualitative, loin de toute diabolisation ou de tout angélisme, se propose d'explorer en profondeur le vécu expérientiel des adolescents autour de cet objet.

Comprendre pour mieux agir

Notre premier objectif est de mieux comprendre les pratiques adolescentes autour du smartphone. Cette enquête, commandée dans le cadre du projet européen De Facto, concerne 252 adolescents âgés de 11 à 19 ans, scolarisés dans différents territoires français, des Hauts-de-France à la Réunion.

Évaluer pour mieux concevoir

Nous avons cherché à évaluer de façon rigoureuse la réception d'un outil de médiation conçu par le CLEMI, la BD "Dans la tête de Juliette". Cet outil se présente comme un dispositif narratif au service d'une ambition éducative pour sensibiliser les adolescents en questionnant l'usage de leur smartphone.

Proposer pour mieux accompagner

Cette étude offre des pistes d'actions concrètes pour les acteurs de l'éducation aux médias et à l'information qui accompagnent les adolescents : enseignants, parents et éducateurs.

Une équipe dédiée et une méthodologie rigoureuse

Pour mener à bien cette étude, une équipe d'enquêteurs et enquêtrices a été constituée, composée de formateurs du CLEMI et d'étudiants de l'université de Lorraine, encadrés par Anne Cordier, Professeure des universités, enseignante-chercheur en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Nancy, au sein du laboratoire CREM. Grâce à un protocole d'enquête en plusieurs étapes, cette équipe a recueilli les discours des adolescents pour évaluer la portée pédagogique de la BD et approfondir notre compréhension des pratiques adolescentes.

Des thématiques saillantes pour déployer une approche compréhensive et proactive de l'EMI

Plusieurs thématiques constituent les différentes parties de cette étude : le développement des pratiques numériques autour du smartphone, les relations entre parents et enfants, la captation de l'attention, les enjeux de la publication en ligne, de la désinformation et les modalités de réception de la BD Dans la tête de Juliette. Ces thématiques permettent de développer une approche plus fine des pratiques et représentations des adolescents au service d'une approche compréhensive et proactive de l'EMI.

Nous espérons que l'analyse développée par Anne Cordier dans cette enquête apportera un éclairage nouveau dans la compréhension des enjeux d'éducation aux médias et à l'information des collégiens, lycéens et étudiants, au cœur des préoccupations du CLEMI et des synergies à développer avec le monde scientifique à l'échelle européenne.

Virginie Sassoon,

Directrice adjointe du CLEMI

Isabelle Féroc Dumez,

Directrice scientifique et pédagogique du CLEMI

SOMMAIRE

Une enquête de terrain qualitative 06

Le smartphone, un objet total 10

Des ados et des parents : une vision différente des usages 16

Attention(s) ! 22

Publier sur soi, Publier de soi 24

Info(x) 26

Réactions d'ados à la lecture de la BD
Dans la tête de Juliette 30

Conclusion 34

Annexes 36



01 UNE ENQUÊTE DE TERRAIN QUALITATIVE

Réalisée à partir d'une analyse compréhensive de pratiques adolescentes documentées par la recherche, la bande dessinée (BD) *Dans la tête de Juliette*, conçue et publiée par le CLEMI, est un dispositif narratif pensé au service d'une ambition éducative et pédagogique : éduquer aux médias et à l'information les adolescentes et adolescents, mais aussi accompagner parents et médiateurs dans les médiations déployées dans le cadre de cette éducation. Parce que nous avons conscience d'une accumulation de « ressources éducatives » mises à disposition des publics sans que celles-ci ne fassent l'objet d'une évaluation rigoureuse, nous avons mis en place une enquête consistant à confronter des adolescents, premiers destinataires de la bande dessinée, à celle-ci, en les faisant réagir (principe de l'auto-confrontation) et en les amenant à échanger plus largement sur les thématiques et réflexions que la lecture de cette ressource avaient fait ou faisaient naître en eux (entretiens collectifs dits focus group).

OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

- Evaluer de façon rigoureuse cette production pédagogique et de médiation qu'est la BD *Dans la tête de Juliette*, sans la penser comme un « outil-miracle » au service de l'éducation aux médias et à l'information ;
- Approfondir notre connaissance des pratiques adolescentes se nouant autour d'un objet emblématique - le smartphone - parce que nous sommes convaincus que seuls peuvent être pertinents et efficaces les discours et actions considérant sans diabolisation ni angélisme la réalité du vécu expérientiel des acteurs sociaux ;
- Proposer des pistes d'action pour les médiateurs.

DEUX PROTOCOLES D'INVESTIGATION

En tout, entre 2021 et 2023, ce sont 252 adolescentes et adolescents, âgés de 11 à 19 ans, scolarisés de la classe de 6^e à la section de BTS (Brevet de technicien supérieur) (filières générales et professionnelles - SEGPA incluse) qui ont été enquêtés.

Si la méthodologie adoptée a été relativement commune, nous avons conçu deux dispositifs d'enquête différenciés selon les contextes d'investigation.

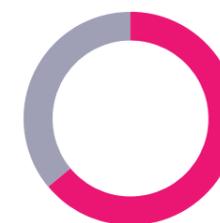
PROTOCOLE D'ENQUÊTE N°1.

Une mise en œuvre systématique de techniques scientifiques identiques dans des cadres de recueil similaires

Echantillon global d'adolescents enquêtés (32 élèves de la 6^e au B.T.S.) :

Lycéens-étudiants (36%)

collégiens (64%)



Echantillon des collégiens (84) :

garçons (40%)

filles (60%)



Répartition lieu de scolarisation :

zone d'éducation prioritaire (40%)

zone urbaine (43%)

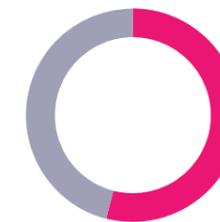
zone rurale (17%)



Echantillon des lycéens et étudiants en B.T.S. (48) :

garçons (46%)

filles (54%)



Lieu de scolarisation :

16 en éducation prioritaire

et/ou en lycée professionnel (33%)

26 en Lycée général et technologique (54%)

6 en B.T.S (13%)



Le protocole a été mis en œuvre par une équipe d'enquêteurs et enquêtrices, étudiants du Master SIDOC MEEF-Docummentation Université de Lorraine – Nancy, promotions M1 années universitaires 2021-2022 et 2022-2023, encadrée par Anne Cordier, professeure des universités en sciences de l'information et de la communication – Université de Lorraine, CREM.

La méthodologie de recueil des données : 42 focus groups ou groupes de discussion

Composition des groupes d'adolescents enquêtés

Les étudiants ont réalisé, en binôme le plus souvent, un *focus group* (précisons que plusieurs étudiants ont volontairement réalisé deux voire trois *focus groups*), composés de 3 à 4 élèves, soit 26 entretiens collectifs. Anne Cordier a réalisé seule des *focus groups* composés de 2 (cas des lycéens et lycéennes) à 4 élèves, soit 16 entretiens collectifs.

Le public-cible des focus groups est constitué d'élèves scolarisés en cycles 3 et 4, avec la possibilité de mêler les niveaux (affinités entre adolescents privilégiées).

Lieux d'enquête

L'espace d'enquête est, on le sait, déterminant sur les modalités du recueil et même sur les données effectivement recueillies. Nous avons tenu compte des contraintes des uns et des autres, mais nous nous sommes entendus sur la recherche d'un espace-temps le plus informel possible. Ainsi, si la majorité des entretiens se sont déroulés dans des établissements scolaires (établissements de stage des étudiants de M1 SIDOC, notamment, et établissements d'enquête annuelle pour Anne Cordier), les entretiens ont eu lieu au CDI du collège ou du lycée, ou dans une petite salle attenante, pendant les heures d'accueil libre au Centre de documentation.

Enregistrement des discours des enquêtés

Nous avons tous eu recours à l'utilisation d'un dictaphone numérique pour enregistrer les élèves durant les *focus groups*. Des autorisations parentales ont bien sûr été administrées en amont, dans le respect du RGPD et des droits des enquêtés. Pour faciliter la fluidité de la parole et la transcription par la suite, nous avons parfois demandé aux élèves de placer devant eux-elles un petit papier avec leur prénom, ce qui a permis de les interpeler et rappeler leur prénom lors des prises de parole. Nous n'avons pas eu recours à la captation vidéo, mais nous nous sommes efforcés de noter le maximum d'éléments ayant trait à des postures, gestes, comportements, durant l'échange.

Déroulement de l'enquête en trois temps

Temps 1 : Prise de contact avec les enquêtés et implication

Après explication des objectifs de l'enquête et des modalités, nous avons convenu d'un rendez-vous pour un entretien collectif (sous réserve de l'autorisation parentale, systématiquement exigée avant de lancer le focus group).

Nous donnons à chaque adolescente ou adolescent la BD *Dans la tête de Juliette* et une fiche de consignes (réalisée par Anne Cordier ; cf. infra) avec 3 étapes à suivre :

- 1/ Rédaction d'un petit autoportrait sur feuille libre (à partir de consignes de cadrage précises pour disposer d'éléments systématiques sur chaque enquêté)
- 2/ Lecture de la bande dessinée
- 3/ Enrichissement de l'autoportrait : "As-tu reconnu dans la journée de Juliette un moment ou une situation que tu as déjà vécu dans ta propre vie ? Raconte !"

Temps 2 : En dehors du temps partagé, individuellement chaque adolescent enquêté réalise son autoportrait et lit la bande dessinée

NB : Parfois, en raison des contraintes liées à l'espace-temps de déroulement de l'entretien ou à l'impossibilité pour les enquêtés de lire la BD en dehors du temps scolaire, la lecture de la bande dessinée a été réalisée juste avant le focus group, non loin de l'enquêteur ou enquêtrice.

Temps 3 : Focus Group (groupes de discussion)

Pour l'entretien collectif, nous avons réalisé une grille extrêmement souple. Dans un premier temps, nous avons recueilli l'avis des adolescentes et adolescents sur la BD en elle-même, le public ciblé selon eux ou elles par cette ressource, leur vécu expérientiel de lecteurs de cette BD (modalités de lecture – en entier, linéaire, prise en compte des « pages pédagogiques », etc.). Dans un second temps, nous avons fait en sorte de revenir sur les thématiques abordées par la bande dessinée (surcharge cognitive, algorithmes / traces, nomophobie, identité numérique/cyberharcèlement), nous attachant à saisir les thématiques prioritairement pointées par les adolescents, et les amenant à faire le lien avec leurs expériences personnelles. Les autoportraits ont souvent constitué aussi un appui à l'échange. Les entretiens collectifs ont duré entre 30 minutes et 1h30 (selon les groupes, les contraintes temporelles, et les enquêteurs).

PROTOCOLE D'ENQUÊTE N°2 :

Une mise en œuvre reposant sur un format « Rencontre avec une classe » – Echantillon de 120 élèves de 3^e

Equipe d'enquêteurs : Virginie Sassoon, directrice adjointe du CLEMI, et Thomas Rouchié, coordinateur des cités éducatives pour le CLEMI

Des ateliers pédagogiques

Les classes ont été rencontrées pendant 2 heures, durant lesquelles ont été réalisés des échanges généraux sur le rapport des adolescents au smartphone et au numérique. Les élèves ont tous réalisé un autoportrait, selon les consignes suivantes :

- Nom, âge,
- Ta place dans la famille (frères et sœurs)
- À quel âge as-tu eu ton premier smartphone ?
- Combien de temps passes-tu par jour sur ton smartphone ? Est-ce que cela te semble raisonnable / trop ... ?
- Combien d'applications as-tu téléchargées ? Celles que tu utilises le plus ?
- Quel genre de contenus regardes-tu ?
- Pour quelles activités de ta vie quotidienne ton smartphone est le plus utile ?
- Que ferais-tu dans un monde sans connexion ?

CORPUS – TERRAINS D'ENQUÊTE

Protocole 1 : 132 élèves de la 6^e au BTS (filières générales et professionnelles – SEGPA incluse), enquêtés par des focus groups qualitatifs longs composés de 3 à 5 adolescents

48 enquêtés par Anne Cordier : 42 au sein de collèges des Hauts-de-France (année 2022 ; 6^e à 3^e) et 6 scolarisés en lycée général dans les Hauts-de-France (année 2023).
84 enquêtés par les étudiants du Master SIDOC – MEEF Documentation Université de Lorraine – Nancy, années universitaires 2021-2022 et 2022-2023 (entretiens réalisés en binôme avec 3 à 4 élèves par focus group ; 6^e à BTS – établissements de l'Académie Nancy-Metz).

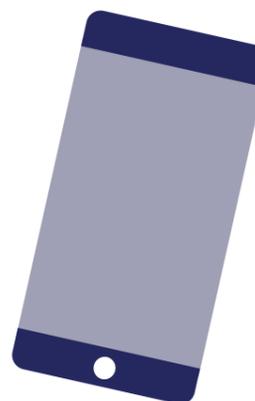
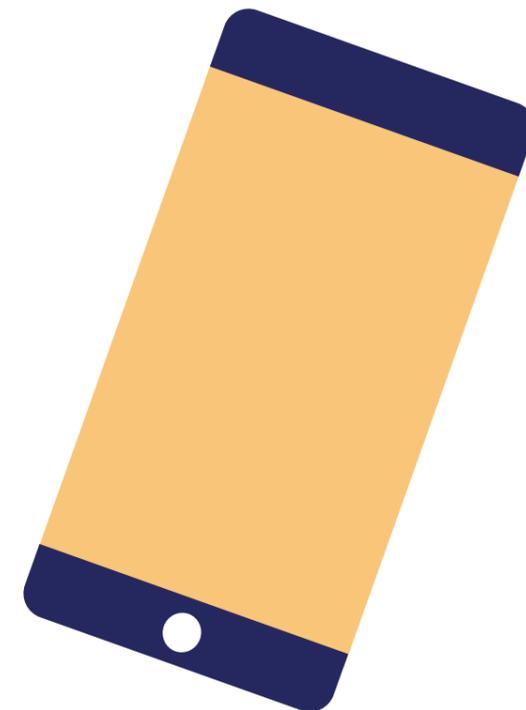
Protocole 2 : 120 élèves de 3^e

Parmi ces 120 élèves, 90 sont scolarisés en Cités éducatives situées en région parisienne et à Saint-Louis de la Réunion ; 30 sont élèves dans des établissements de la banlieue parisienne.

252 adolescentes et adolescents rencontrés, de la 6^e au BTS, de 11 ans à 19 ans.

TRAITEMENT ET ANALYSE DES DONNÉES

À la suite du recueil, les étudiants du Master SIDOC MEEF Documentation Université de Lorraine – Nancy ont reporté les données personnellement recueillies dans un fichier, conçu par Anne Cordier et soumis à leur regard critique, répertoriant l'ensemble des enquêtés dans le cadre de ce protocole d'enquête. Anne Cordier a reporté les données qu'elle a elle-même recueillies sur ses terrains d'investigation. L'équipe du CLEMI enquêtrice en Cités éducatives et en région parisienne a fourni à Anne Cordier les autoportraits des adolescents rencontrés dans le cadre de ce protocole. C'est Anne Cordier qui, ensuite, a repris chaque recueil, affiné le report des données, puis effectué l'analyse globale des 252 autoportraits, et 42 entretiens collectifs.



02 LE SMARTPHONE, UN OBJET TOTAL



« Mon téléphone, j'y tiens énormément car il y a toute ma vie dedans »

Irina (15 ans, 3^e, autoportrait)

UN OBJET DE CONVOITISE...

Avoir un smartphone : une entrée notable dans sa vie sociale

Chaque enquêté et enquêtée se souvient parfaitement du moment où il ou elle a reçu son premier téléphone, souvent lorsque c'est à l'école primaire il est sans connexion internet, puis au collège c'est un smartphone, « un vrai téléphone, quoi » (Inès, 12 ans, 4^e).

La distinction est essentielle entre le téléphone et le smartphone ; à travers elle est opérée par les adolescents et adolescentes la symbolique d'un véritable rituel social, celui d'un passage à un stade de maturité sociale caractérisée par des sociabilités davantage personnelles et soignées, mais aussi à un stade de diversification de ses pratiques culturelles. Jules (14 ans, 4^e) a ainsi été équipé d'un téléphone en CM2 mais il n'avait pas de « carte SIM donc c'était juste pour voir des jeux ». Le « vrai changement » est arrivé à la fin de son année de 6^e : « J'avais fait une bonne année au collège, mes parents étaient contents, j'ai eu une carte SIM pour mon téléphone ».

Noah (13 ans, 4^e) explique longuement qu'il possède depuis son entrée en 6^e un « vrai téléphone », qui lui permet de « se connecter à internet, jouer à des jeux vidéo, aller sur les réseaux sociaux, regarder des vidéos sur Youtube, faire plein de choses quoi, pas juste téléphoner et prendre des photos ! ».

« J'aimerais vraiment avoir un smartphone, pour parler avec des potes, regarder des anime, prendre des photos, écouter de la musique, écrire des histoires »



Lila (13 ans, 4^e)

Chacun et chacune raconte son ressenti lors de l'équipement en premier appareil mobile connecté et l'émotion est toujours la même : une joie, celle de disposer d'un objet convoité pour soi-même mais aussi et avant tout pour s'inscrire dans un cercle de sociabilités.

Hiba (11 ans, 6^e) évoque d'ailleurs avec tristesse lors de l'entretien son sentiment d'être « exclue du monde des autres » car elle n'a pas de smartphone. Elle envie son frère aîné âgé de 14 ans qui dispose d'un smartphone (il a été équipé dès l'âge de 10 ans) et « peut discuter avec ses amis, écouter de la musique, regarder des vidéos ». Lila (13 ans, 4^e) projette ce qu'elle ferait si elle avait un smartphone (ses parents ont dit qu'elle aurait le droit de s'équiper à l'âge de 18 ans) : « J'aimerais vraiment avoir un smartphone, pour parler avec des potes, regarder des anime, prendre des photos, écouter de la musique, écrire des histoires » (autoportrait). Elle dispose d'un ordinateur et d'une tablette, certes, mais elle insiste dans l'entretien : « C'est pas pareil qu'avoir un téléphone. Un téléphone, tu l'as toujours sur toi, tu peux parler quand tu veux avec tes amis, et pas attendre d'installer l'ordi, de le brancher, et tout, et puis le téléphone tu peux prendre des photos, et puis j'aime bien écrire des histoires, mais quand j'ai des idées je dois attendre d'avoir l'ordi ou la tablette pour les écrire, et des fois ben je m'en souviens plus, il est trop tard, si j'avais un téléphone je pourrais vite fait écrire mes idées, et les reprendre plus tard ».

Désormais dotée d'un smartphone, Anna (12 ans, 5^e) exprime son sentiment d'isolement (elle parle de « mise à l'écart ») lorsqu'elle n'avait pas d'équipement mobile, confiant un certain mal-être au sein du groupe amical et plus largement adolescent, subissant des moqueries « parce qu'(elle) n'avait pas de réseaux sociaux, pas de téléphone ».

UN OBJET NÉCESSAIRE AU/DU QUOTIDIEN

On note une évolution notable dans le regard porté par les enquêtés et enquêtées sur leurs usages du smartphone selon les âges. Les plus jeunes de nos enquêtés et enquêtées dénigrent très souvent leurs usages du smartphone, se montrant très perméables aux critiques adultes, et particulièrement parentales, à ce sujet. Les plus âgés de nos enquêtés et enquêtées, et tout particulièrement ceux qui sont scolarisés en Terminale puis Post-bac (BTS), défendent leurs usages du smartphone, cherchant à pointer « autre chose que les caricatures » (Olga, 17 ans, Terminale). Ainsi Laureline (19 ans, BTS) écrit : « C'est sûr que le problème, pour moi comme pour tous les autres, ce sont les réseaux sociaux où au lieu de regarder deux minutes mes notifications au final je suis dessus pendant 30 minutes, mais mon téléphone ce n'est pas que cela. Il est aussi très utile dans mes révisions, pour m'aider à mieux comprendre des parties de mon cours, ou pour mettre une musique relaxante en arrière-plan (personnellement, je mets des bruits de « pluie ») » (autoportrait). De même, Mathias, qui reconnaît conjointement être « dépendant de ses notifications qu'(il) regarde dès le matin au réveil », souhaite préciser dès son autoportrait : « Il ne faut pas nier que le smartphone est aussi d'une grande utilité comme source d'information et de distraction » (Mathias, 18 ans, BTS). Baptiste (15 ans, 3^e) énumère aussi les activités qu'il réalise grâce à son smartphone : « jouer, écouter de la musique, s'informer pour dire qu'on reste quand même dans la vie active », avant de conclure :

« Du coup, c'est difficile de s'en passer hein, parce que c'est se priver de vivre en fait ! ».

Baptiste (15 ans, 3^e)

Lucy (16 ans, 1^{ère}) ne dit pas le contraire : « Je pense passer une grande partie de mon temps sur mon téléphone. Mais cela me semble raisonnable parce que je ne l'utilise pas que pour regarder des vidéos, des séries ou pour parler à mes amis, au contraire je l'utilise souvent pour écouter de la musique quand je lis ou dessine ou encore je regarde des vidéos pour m'aider quand je fais du piano. Alors pour moi ce n'est pas trop excessif (...). Je fais plein de choses avec mon téléphone dans ma vie quotidienne. Mon téléphone m'est utile pour certaines activités de ma vie quotidienne comme pour lire ou dessiner, je n'y arrive pas sans musique, parce qu'elle me permet de me concentrer davantage sur la tâche et de ne pas entendre les bruits de fond dans ma maison » (autoportrait). Quant à Aïssa (15 ans, 3^e), elle peut grâce à son téléphone calculer le temps précis qu'elle consacre à l'activité de lecture sur Wattpad par semaine, celle-ci s'élève à 8h42 par semaine : « J'ai tout le temps mon téléphone sur moi, je peux pas m'en passer, parce que je lis plein de choses, je m'informe avec, et puis dès que j'ai un peu plus de temps, surtout le soir, je lis sur Wattpad, j'aime trop, c'est mon passe-temps » (autoportrait).

Jonathan (17 ans, Terminale), quant à lui, a peur d'être déconnecté du monde sans smartphone : « Ce qui me fait peur si je désinstalle Tik Tok, Instagram tout ça, c'est d'être déconnecté... d'être seul, de me retrouver seul en fait ».

Tous les adolescents et adolescentes rencontrés s'accordent à définir le téléphone comme une échappatoire face à une vie scolaire et personnelle chargée. Il s'agit d'un « temps mort » (Anthony, 15 ans, 2nde), leur permettant de « faire le vide » (Rebecca, 17 ans, 1^{ère}). Malgré tout, ils expriment paradoxalement une volonté de réguler leur pratique quant à leur usage du téléphone. Ils veulent passer moins de temps avec, être plus « productifs » (terme qui revient souvent dans leurs discours, écrits comme oraux, et tout particulièrement chez les plus âgés d'entre eux). Quentin (16 ans, 1^{ère}) souligne combien le téléphone constitue un moyen d'évasion face à la surcharge de travail ressentie à l'école : « C'est-à-dire qu'on nous demande tout le temps de travailler et qu'en fait, le téléphone c'est le seul moyen de nous évader en fait (...) C'est un peu comme une méditation ». Donovan (16 ans, 1^{ère}) tient aussi à expliquer son besoin d'utilisation du téléphone pour précisément opérer une pause entre des tâches et des temps de concentration : « Moi, par exemple, quand je suis en cours et qu'il y a une pause, je suis obligé d'aller sur mon téléphone. Pas pour regarder des réseaux sociaux ou quoi, ça c'est ce que les adultes ils disent tout le temps des jeunes. Moi, c'est juste pour écouter de la musique, et je sais que je suis pas le seul à faire ça, ça me fait juste du bien, je décompresse, et après c'est bon, je peux repartir ». Ces temps de pause dans un quotidien décrit souvent comme oppressant par les adolescents et adolescentes apparaissent précieux, alliés à une détente qui est aussi corporelle : « Mon téléphone me permet de tout extérioriser. J'ai enfin envie de me libérer on va dire, je vais sur mon téléphone, je me pose dans mon lit et enfin je respire. Je vais sur les réseaux et je profite. » (Lucy, 16 ans, 1^{ère}).

QUI CRISTALLISE AUSSI LES CRAINTES ADOLESCENTES...

Pour autant, il ne faudrait pas conclure à une conception hédoniste de l'existence favorisée par le smartphone ; on voit d'ailleurs combien le plaisir vient compenser un sentiment de surcharge dans le quotidien. L'objet-smartphone est autant source de convoitise et de plaisir qu'il est source de craintes pour les adolescents et adolescentes.

Le temps de connexion : une obsession et une conscience

« Quand Juliette est sur TikTok et qu'elle ne voit pas le temps passer, c'est exactement moi. Pareil, quand elle essaye de réviser et de ne pas prendre son téléphone pour répondre aux messages qu'elle a reçus » (Théa, 15 ans, 3^e, autoportrait).

« Je pense que j'y passe trop de temps mais j'ai vraiment du mal à dire stop, entre les messages que je reçois, les notifications... » (Amélia, 13 ans, 4^e, autoportrait). Hatem (14 ans, 4^e) : « 3h par jour, «cela n'est pas raisonnable (...) je peux passer énormément de temps sur le téléphone sans manger, genre je peux rester 1h jusqu'à plus de 5h (...) mais aussi car je joue en club (...) ça peut avoir des conséquences genre fatigue... »

La question du temps passé avec le smartphone traverse de façon obsessionnelle tous les discours des enquêtés et enquêtées. Préoccupation majeure, la perception du temps consacré aux activités numériques via le smartphone diffère de façon notable selon le genre des enquêtés. Ainsi les filles déclarent-elles passer près du double de temps sur le smartphone que les garçons. Attention, il s'agit là d'une déclaration, d'une perception du temps et non d'une mesure objective de ce dernier. Toujours est-il que les filles sont d'autant plus préoccupées par le temps qu'elles passent sur leur smartphone et confient une grande culpabilité à cet égard.

« Juliette me fait penser à moi quand je fais mes devoirs car je sais que c'est pas bien mais si j'ai une notification pendant mes devoirs, je la regarde quand même » (Judith, 12 ans, 5^e).

« Je me suis souvent reconnue dans les situations qui affectent Juliette, surtout quand elle perd du temps sur son smartphone. C'est frustrant, je vis souvent cela, et en même temps c'est un peu « plus fort que nous », car c'est tentant de regarder son téléphone à la place de travailler ou de faire quelque chose de pénible » (Louane, 12 ans, 5^e, autoportrait). Lors de l'entretien, Louane s'attarde sur la culpabilité qui l'envahit alors même qu'elle est en train de consulter son téléphone : « Souvent, je suis en train de faire un truc, regarder des choses sur Pinterest, ou encore chercher des trucs sur Youtube, ou scroller, et en même temps que je fais ça je me dis « Louane, arrête, tu perds du temps, et après tu vas encore stresser et t'en vouloir, tu vas encore t'énerver contre toi », mais c'est plus fort que moi, je continue, et après... Ben après, je m'en veux et je m'énerve contre moi (elle rit) ! ».

Si la moitié des enquêtés et enquêtées (plus des deux tiers étant des garçons) qualifie de « raisonnable » le temps passé sur le téléphone, l'autre moitié considère passer « trop » de temps sur le téléphone, même quand celui-ci semble être une source de loisir et de détente. Maelle (13 ans, 4^e) et Hatem (14 ans, 4^e) précisent même « malheureusement » passer trop de temps sur leur téléphone alors qu'ils aiment pratiquer d'autres activités (le foot pour Hatem et les Lego pour Maelle). Les adolescents et adolescentes relevant de cette catégorie, reprennent souvent les propos parentaux et plus largement ce qu'ils appellent les « discours des adultes » (Mérédith, 14 ans, 3^e ; Romuald, 15 ans, 3^e), pour pointer le temps excessif de connexion qui est le leur. C'est le cas d'Evan (13 ans, 4^e) qui lors de l'entretien, avoue même « réciter les paroles de sa mère » concernant les « mauvais effets des écrans » (il effectue le signe des guillemets et grimace en prononçant ces mots) alors que ces pratiques le « soulagent, (lui) font même du bien, car c'est un temps plaisant, des activités qui (lui) plaisent comme regarder des vidéos de Hugo Décrypte ou écouter de la musique avec Spotify ».

L'impossible mesure d'un temps « pour rien » ?

Si beaucoup d'adolescents et adolescentes soulignent « un temps excessif » (Olivia, 16 ans, 1^{ère} ; Carla, 14 ans, 3^e ; Anthony, 15 ans, 2nde), ils et elles expriment la difficulté à véritablement mesurer le temps passé sur le téléphone. Afin de disposer d'une mesure la plus objective possible de ce temps connecté, nous avons demandé aux adolescents et adolescentes, après mesure estimée de ce temps, de consulter les Paramètres de leur téléphone. Cette consultation a souvent donné lieu à des surprises : « Ah, mais je pensais que j'étais bien plus connectée que ça ! » (Aurélia, 14 ans, 3^e), « Ben finalement, c'est pas autant que j'avais dit » (Joachim 14 ans, 4^e). Cette consultation a aussi donné lieu à des questionnements : « Quand on dit « temps sur téléphone », on dit pas que « réseaux sociaux » du coup ? » (Elias, 12 ans, 5^e). Certains et certaines, lors des entretiens, interrogent directement l'enquêteur ou l'enquêtrice : « Est-ce ça compte dans le temps sur le téléphone, ça ? ». « Ça » pouvant être « regarder une info vite fait sur Google pour vérifier un truc qu'on discute entre amis » (Anthony, 15 ans, 2nde), « lire un manga allongé sur son lit » (Elias, 12 ans, 5^e), ou encore « aller sur Pronote pour vérifier les messages des profs ou les absences » (Carla, 14 ans, 3^e). Sans oublier le temps consacré aux applications d'écoute musicale, qui constitue une part majeure du temps d'utilisation du téléphone ; l'écoute musicale étant soit réalisée comme une activité pleine et entière, soit – et c'est le cas le plus courant, même si l'un n'exclut pas l'autre – une activité conjointe à une autre, comme faire ses devoirs, lire, dessiner, ou encore marcher, faire du sport, se déplacer en transports en commun. A propos de ce calcul, déclaratif puis objectivé, du temps passé sur smartphone, Donovan (16 ans, 1^{ère}) raconte une anecdote qui nous a collectivement

marqués : « J'ai regardé dans les Paramètres de mon tél, je suis à deux heures par jour, et le truc c'est que moi, c'est surtout pour la musique, encore une fois, et là, ça ment pas du coup. Eh ben, je l'ai montré à mes parents, et vous savez quoi ? Ils m'ont pas cru ! Ils m'ont dit « C'est faux ». J'ai dû leur montrer en vrai de vrai, et ils m'ont dit « Nan, mais euh c'est truqué et tout ».



« Pffff, c'est fatigant de pas être cru comme ça hein, comment je fais, moi, pour leur faire comprendre que mon tel il me sert pas à être accro à TikTok ou je sais pas quoi ?! »

Donovan (16 ans, 1^{ère})

Nombreux sont les enquêtés qui regrettent que le temps connecté via le smartphone soit souvent considéré comme « un temps pour rien » (Emile, 14 ans, 3^e ; Ambre, 16 ans, 2nde) par les adultes, et tout particulièrement des parents. Parallèlement, comme imprégnés de ces jugements, plusieurs adolescents et adolescentes délégitiment spontanément le temps passé sur le téléphone, à l'instar de Louise (14 ans, 3^e) : « Je n'y fais rien d'intéressant, je regarde des trucs qui m'intéressent, moi, mais je sais que c'est pas intéressant (...) Pour les adultes, les parents, tout ça, c'est pas intéressant ce que je fais sur mon téléphone, je devrais pas l'utiliser autant » (Louise, 14 ans, 3^e). Même les pratiques culturelles considérées d'ordinaire comme très légitimes, telles que la lecture, se trouvent dégradées lorsqu'elles se déploient sur le smartphone : « Je lis beaucoup de mangas, je lis beaucoup en général, mais c'est avec mon smartphone (...) Et alors, ben c'est pas bien, parce que c'est sur le smartphone, et que du coup j'y passe plein de temps (...) Oui, c'est pour lire, mais c'est quand même sur le téléphone » (Ben, 12 ans, 5^e).

« Pour les adultes, les parents, tout ça, c'est pas intéressant ce que je fais sur mon téléphone »



Louise (14 ans, 3^e)

« CIEL, MON SMARTPHONE ! »

La nomophobie au cœur du quotidien adolescent... et parental

S'il est un terme, et surtout un comportement, que les adolescents et adolescentes rencontrés ont beaucoup employé et illustré dans leur rapport au smartphone, c'est bien celui de nomophobie. Cette peur de perdre son téléphone, tous et toutes l'ont déjà éprouvée, et la racontent avec une émotion palpable.

« Je vis souvent le même stress que Juliette quand elle croit qu'elle a perdu son smartphone alors qu'il était juste au fond du canapé. Cela m'arrive tout le temps, je pose mon téléphone quelque part puis j'oublie où je l'ai mis, et bien sûr il est en silencieux... » (Olivia, 16 ans, 1^{ère}, autoportrait).

Maelle (13 ans, 4^e) évoque sa « nomophobie » (elle a appris le terme grâce à la bande dessinée), et se souvient d'une perte de téléphone durant une demi-journée dans sa chambre. Elle décrit alors l'impression de « devenir folle » par peur que « quelque chose de grave n'arrive » et qu'elle ne puisse pas « contacter quelqu'un ». Un sentiment de « panique » et la « peur de ne pas être au courant de choses en dehors du cercle familial ». Stress et soulagement quand elle l'a retrouvé...

Cette peur de perdre cet objet est compréhensible : « Notre téléphone est devenu une part intégrale de nos vies et le perdre pourrait signifier perdre une partie entière de nous » (Marvin, 17 ans, 1^{ère}).

Moins que la peur de rater quelque chose (phénomène du FOMO), la nomophobie décrite par les adolescents et adolescentes est liée essentiellement à la peur de la perte du lien social cher... et à une inquiétude parentale qui s'exprime par le biais de l'objet-smartphone, lequel cristallise les angoisses parentales... et les récriminations parentales.

Quentin (16 ans, 1^{ère}) reconnaît qu'« on accorde une importance à son téléphone qui parfois peut paraître démesurée. On noue des liens avec celui-ci car on lui a donné notre confiance, on lui a donné nos envies comme dans le passage « calculs en stock », ou encore nos souvenirs avec les photos, on donne parfois trop confiance et quand on perd ce smartphone on perd tous ces liens qui nous lient ». Ces « liens qui nous lient » ne sont pas superficiels. Ainsi l'exprime Matthieu (14 ans, 4^e) : « Quand je l'ai perdu, c'était la panique totale. (...) J'ai refait tout le chemin où j'avais été ». Matthieu qui explique que ce téléphone connecté constitue l'unique moyen de communication dont il dispose pour échanger avec son grand-frère dont il est séparé.

Il est une crainte fortement partagée par les adolescents et adolescentes enquêtés, celle de ne pas pouvoir joindre ou être joint par ses proches, et tout particulièrement ces parents inquiets qui utilisent chaque jour le téléphone pour savoir où se trouve leur enfant et ce qu'il-elle fait, même sur les heures du temps scolaire : « Le téléphone, c'est un passe-temps quand tu sais pas trop quoi faire... mais je pense que c'est utile aussi pour prévenir nos parents, pour pas

qu'ils s'inquiètent de trop, pour garder le lien avec la famille » (Tom, 11 ans, 6^e) ; « Mes parents, quand je réponds pas de suite alors que je suis en cours, ils pêtent des câbles ! Je me fais tuer le soir, alors j'ai intérêt à pas perdre mon tél et à pas manquer leur message ! » (Shaina, 12 ans, 5^e) ; « Moi, ma mère, elle m'envoie des messages Whatsapp alors que je suis au lycée, je lui dis en plus que ben y a pas toujours de réseau ou que je vais me faire engueuler par les profs, mais je sais pas, elle a peur... Alors, du coup, moi aussi j'ai peur de perdre mon tel, de pas savoir où je l'ai mis et de rater un message, je sais qu'elle serait trop inquiète » (Olga, 17 ans, Terminale).

Si Maurane (16 ans, 1^{ère}) décrit : « Je me suis complètement reconnue dans Juliette, par exemple au moment où elle perd son téléphone et sa réaction, c'est tout moi. Lorsque ça m'arrive, c'est la panique totale et j'ai beaucoup de stress qui monte. Je pense peut-être être nomophobe » (autoportrait), pour autant plusieurs adolescents et adolescentes relativisent, à l'instar de Zakaria (15 ans, 3^e) : « Mon téléphone, j'en prends bien soin, mais ce n'est pas la chose la plus précieuse. La chose précieuse pour moi, c'est un ballon » (autoportrait).

« Dans un monde sans connexion »²...

« Que ferais-tu dans un monde sans connexion ? » a été une question posée par l'équipe du CLEMI lors des ateliers pédagogiques menés avec des classes de 3^e. Cette question a été posée directement ou abordée indirectement avec les adolescents et adolescentes rencontrés par l'équipe d'étudiants et étudiantes du Master SIDOC MEEF Documentation – Nancy Université de Lorraine et Anne Cordier.

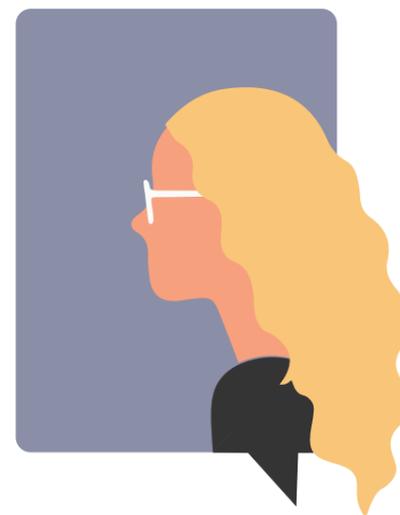
Les réponses des adolescents et adolescentes, quel que soit le cadre d'investigation et leur âge ou milieu social, sont très similaires : « dans un monde sans connexion », tous et toutes imaginent des activités qu'ils et elles effectuent en réalité déjà, mais ils et elles sont convaincus qu'alors, ils-elles s'y adonneraient de façon plus intense ou intensive.

« Dans un monde sans connexion, je sortiraï plus » (Gwendoline, Alexandre, Zahia, Landry, Matthew, Louane, 12-14 ans, 5^e ; Jennifer, Vanessa, Noah, 13 ans, 4^e ; Erwan, Sohane, 15 ans, 3^e).

« S'il n'y avait plus de connexion, je ferais du vélo et je sortiraï avec mes amis » (Nolan, 14 ans, 3^e)

« J'ai déjà pensé à un monde sans connexion, cela me permettrait de renouer des liens familiaux entre moi et ma famille » (Kyliane, 14 ans, 3^e, autoportrait).

« Je passe presque tout mon temps libre dessus et je sais que cela est trop », écrit Anna (12 ans, 5^e) dans son autoportrait, avant de regretter en entretien, en soupirant, de consacrer « l'intégralité de (son) temps » sur son smartphone, et de répondre, quand on lui demande ce qu'elle préférerait faire à la place : « Je sais pas, du dessin, des activités manuelles, jouer avec mon chat ».



« Sans notre téléphone, en fait on serait complètement paumés ! ».

Margaux (14 ans, 3^e)

Certains et certaines imaginent un élargissement de leur panel d'activités, allant même parfois jusqu'à imaginer un autre univers bien éloigné du monde connecté contemporain et de leur territoire d'appartenance...

« Dans un monde sans connexion, je ferais plein d'activités comme sortir, profiter du sport, profiter à fond de ma famille, apprendre des langues étrangères » (Irina, 15 ans, 3^e, autoportrait).

« Dans un monde sans connexion, je sortiraï tous les jours ou sinon j'irais au bord de la mer faire de la pêche et m'amuser avec mes amis autour d'un petit feu » (Raouf, région parisienne, 14 ans, 3^e, autoportrait).

Tous et toutes s'accordent toutefois pour reconnaître que cette « utopie » pourrait ne pas être « si agréable que ça, et même impossible en fait, ça virerait à la dystopie, je pense » (Jonathan, 17 ans Terminale).

Ainsi, à cette question, soulevée lors de l'entretien, Vincent (17 ans, Terminale) cherche assez longuement une réponse : « Si demain, on nous enlève notre téléphone, je sais pas déjà comment le corps réagirait. Comment le mental, surtout, le cerveau réagirait », avant de demander à l'enquêtrice : « Sans le téléphone, tu fais quoi en fait ? ».

Margaux (14 ans, 3^e) nous renvoie collectivement à nos propres usages et pratiques, à notre réalité sociale partagée en somme : « C'est vrai ! Et on va s'en dire hein, de nos jours sans nos téléphones on peut plus chercher un mot dans le dictionnaire parce que, on a des dictionnaires mais qui va encore dans le dictionnaire ? Et même les adultes hein, ils sont dedans avec leur smartphone... Les impôts maintenant ils sont sur le téléphone, l'assurance maladie c'est sur le téléphone, pour savoir combien on a de salaire, bah c'est sur notre téléphone. Donc sans notre téléphone, en fait on serait complètement paumés ! ».

L'ŒIL DU CLEMI SUP

Tout comme les adultes, les jeunes effectuent de multiples tâches sur leur smartphone : regarder l'heure, vérifier les devoirs, communiquer avec les amis... toutes ces activités s'imbriquent, se superposent, se complètent dans des espaces-temps aux intentionnalités diverses : pour travailler, pour se divertir, pour s'informer et pour exister en tant qu'individu social et singulier. Le smartphone n'est donc pas seulement un objet support de futilité et il n'est pas opportun de juger les pratiques des jeunes seulement sous cet aspect : « ils perdent leur temps », « ils bêtifient devant leur écran » ... Il est préférable d'observer et de dialoguer avec les jeunes pour accompagner leurs pratiques, même et surtout si celles-ci diffèrent de celles des adultes qui les éduquent, sans les évaluer systématiquement de façon négative, ce qui est perçu par les adolescents comme « injuste » et surtout qui s'avère contre-productif en termes d'éducation. En adoptant une posture compréhensive, les adultes permettent aux adolescents de construire progressivement un rapport plus personnel et conscient à leur smartphone pour en réguler les usages.

03 DES ADOS ET DES PARENTS : UNE VISION DIFFÉRENTE DES USAGES

Les échanges avec les adolescents et adolescentes autour de l'objet smartphone ont donné lieu à de nombreux récits et discours faisant la part belle à la relation avec les parents, aux relations intrafamiliales, et à la place, majeure, qu'occupe le smartphone, et plus largement le numérique, dans la sphère familiale. La relation parents-enfants apparaît fortement questionnée par l'objet-smartphone qui vient cristalliser les peurs parentales, et les adolescents et adolescentes racontent les régulations diverses mises en place par les parents, parfois négociées, parfois contractualisées, mais pas toujours. Ce sont souvent les tensions que les adolescents et adolescentes mettent en avant, exprimant un certain désarroi face à des parents dont le discours sur les usages et pratiques numériques juvéniles est particulièrement légitimant, portant un jugement négatif sur les comportements juvéniles, voire violent, en tout cas ressenti comme tel par les adolescents et adolescentes.



RÉGULATIONS PARENTALES : UN LARGE SPECTRE

Cristallisation autour des réseaux sociaux numériques

Les adolescents et adolescentes mentionnent des interdictions très ciblées d'utilisation de certains réseaux sociaux numériques par les parents : les lycéens et lycéennes se souviennent d'une grande crispation autour de PériScope, ou encore Facebook, lorsqu'ils-elles étaient plus jeunes, les collégiens et collégiennes actuels mentionnent une crispation autour de TikTok et Instagram. Ce sont tout particulièrement les filles qui racontent cette crispation, pointant l'inquiétude des parents précisément en raison de leur genre : « Mes parents, ils flippent à cause des réseaux, comme je suis une fille et que je vais sur Insta, ils sont en mode « Fais gaffe à toi » tout le temps (...) Je dis 'parce que je suis une fille', parce que je vois bien qu'ils disent pas ça du tout à mon frère qui est aussi sur Insta et TikTok, qui a que 1 an et demi de moins que moi, mais c'est un garçon, alors pour eux il risque rien » (Aline, 15 ans, 3^e).

Laureline se souvient : « Les réseaux [...] j'avais pas le droit d'en avoir à cause de mes parents. Ils étaient inquiets des personnes mal intentionnées qui pourraient essayer de me contacter ou des trucs comme ça et puis, quand on est jeune, on est naïf donc ils étaient inquiets par rapport à ça » (Laureline, 19 ans, BTS).

Un objet de régulations voire de sanctions

Le smartphone fait l'objet lui-même de régulations parentales sur des temps ponctuels, voire en cas de volonté de punir l'enfant, en lui infligeant une sanction. Plusieurs collégiens et collégiennes issus de milieux sociaux relevant des classes moyennes ou supérieures expliquent que le téléphone est confisqué par les parents sur un temps dédié à la réalisation des devoirs : « Moi ils me le confisquent dès que je rentre de l'école, donc en fait si j'ai de la chance des fois je le prends juste et je regarde pendant 15 minutes mais après ils me le reprennent, et je fais mes devoirs, c'est la règle » (Théo, 12 ans, 5^e).

En outre, la privation de smartphone semble avoir intégré l'écosystème de punitions dont disposent les parents pour réprimander leur enfant. C'est ce que racontent plusieurs collégiens et collégiennes (jamais de lycéens et lycéennes ou seulement des lycéens et lycéennes faisant part des « sanctions d'avant », pour reprendre le terme de Maurane (1^{ère}, 16 ans).

« On me le confisque quand je fais des bêtises » (Anna, 12 ans, 5^e)

« Si j'ai une trop mauvaise note on me prend le téléphone » (Chloé, 12 ans, 5^e).

Le contrôle parental, entre acceptation et tensions

Plusieurs adolescents et adolescentes ont évoqué le contrôle parental installé sur leur smartphone, exclusivement des collégiens et collégiennes, et majoritairement des collégiens et collégiennes scolarisés en 6^e ou 5^e.

On note que, quantitativement, les garçons semblent davantage avoir un contrôle parental installé sur leur objet connecté que les filles. Pour les filles, la régulation semble davantage de mise, et lorsqu'il y a un contrôle parental, il n'est pas rare qu'elles disposent des codes, fournis directement par les parents. En cas de groupes d'entretiens mixtes, les enquêteurs et enquêtrices ont tenté de démêler les raisons d'une telle différenciation. Les garçons expliquent ce choix parental par le fait d'être « incontrôlables » (Matthew, 12 ans, 5^e) ou encore de ne pas « aimer qu'on (leur) dise des règles » (Elisa, 12 ans, 5^e), là où les filles pensent mériter « la confiance » (Julia, 13 ans, 5^e ; Saskia, 13 ans, 4^e ; Maline, 11 ans, 6^e) de leurs parents qui les jugent « plus matures » (Louise, 14 ans, 3^e ; Chloé, 12 ans, 5^e ; Vanessa, 13 ans, 4^e), notamment lorsque les parents peuvent « comparer avec (leurs) frères » (Léna, 13 ans, 5^e).

Erwan (15 ans, 3^e) se demande quant à lui si son père n'aurait pas trouvé le moyen de « contrôler quelque part (son) temps en jouant (aux jeux vidéo sur console) avec lui », ce qui éloigne l'adolescent du smartphone. S'il semble apprécier ces moments partagés, il reconnaît toutefois avoir parfois le sentiment de « manquer de moments tranquilles pour être avec son téléphone ». Emile (14 ans, 3^e) relate la même attitude de la part de son père, mais a une autre interprétation de cette stratégie : « Mon père, il profite de moi pour jouer aux jeux vidéo sur la console, comme ça ma mère elle s'énerve pas parce qu'il joue puisqu'il joue avec moi alors du coup il fait ce qu'il veut ».

De façon générale, les garçons reportent davantage de disputes ouvertes avec leurs parents concernant le téléphone et le temps passé dessus, que les filles. Lors des entretiens, ils remettent davantage en question aussi le contrôle tout comme la régulation de l'utilisation du smartphone exercé par les parents : Romuald (15 ans, 3^e) dénonce le fait d'être « traité comme si j'avais encore 8 ans, ils considèrent que je suis pas « raisonnable » (grimace) » ; Gabin (11 ans, 6^e) regrette que ses parents limitent ses usages du téléphone le soir « alors que c'est le moment où je peux avoir du temps pour me distraire avec, mais ils sont à cheval sur ça, c'est super pénible ».

Les filles sont nombreuses à « remercier » (sic) leurs parents, et tout particulièrement les mères systématiquement évoquées alors, d'avoir mis en place des mesures à respecter pour contraindre le temps passé sur les réseaux sociaux numériques : « Ma mère a eu la bonne idée, je peux la remercier, de mettre 30 écrans, 30 minutes, pardon (rires), pour absolument tous les réseaux sociaux, par jour ! » (Capucine, 16 ans, 2^{nde}).

Deux variables fortes agissant sur les régulations parentales

L'âge et le genre de l'enfant

Collégiens et collégiennes, les enquêtés et enquêtées se sont vus ou se voient interdire des réseaux sociaux numériques particuliers, des usages spécifiques ; ce n'est plus le cas au lycée, où la régulation parentale apparaît très limitée, portant essentiellement – lorsqu'elle est évoquée par les adolescents et adolescentes – sur le temps passé sur le smartphone, toutes activités numériques mêlées. Et en cas de régulation relative au temps passé sur le smartphone, au lycée elle ne s'accompagne pas d'une privation de l'objet connecté ; elle s'exprime dans les discours et les échanges conflictuels.

Le genre de l'enfant semble aussi un paramètre déterminant quant aux modes de surveillance mis en place par les parents. Ainsi, certaines adolescentes (toujours des filles) racontent à l'instar de Connie (14 ans, 3^e) que leurs parents n'hésitent pas à s'emparer de leur téléphone pour surveiller leurs navigations et leurs messages : « Mon père il dit 'Tu sais on fouille ton téléphone car on tient à toi, c'est pour si t'as des ennuis ou des trucs comme ça', et moi je me dis quand même genre ça se fait pas c'est ma vie privée, j'ai aucun respect pour ma vie privée (...). C'est chiant parce que tu te dis t'as aucune vie privée et tu penses pas que tes parents aimeraient la même chose quoi, du respect en fait ».

Ce manque de « respect » ressenti par Connie est puissant ; il est partagé par d'autres adolescentes qui regrettent cette « police du smartphone » (Amel, 14 ans, 4^e). Une surveillance intrusive qui conduit même à dévoyer ses usages du smartphone, pour préserver l'intimité : « Après, tu essaies d'éviter certaines conversations sur le téléphone car tu sais que tes parents viendront sans doute le regarder, ou tu supprimes les conversations que tu veux pas qu'ils voient... Moi je trouve ça grave, t'as aucune confiance » (Connie, 14 ans, 3^e) ; « Il y a quelque chose qui me frustre aussi c'est que mon téléphone, fin que mes parents peuvent venir sur mon téléphone, ils vérifient ce qu'il y a dedans, surtout mon père... C'est embêtant parce que avoir un téléphone pour moi c'est un peu comme un carnet secret » (Maline (11 ans, 6^e)).

Le genre du parent

Les enquêtés et enquêtées confirment ce que plusieurs études ont déjà montré, à savoir une régulation parentale différenciée selon le genre du parent. Les adolescents et adolescentes vivant en garde alternée en témoignent tout particulièrement. Ainsi Léo (12 ans, 5^e) : « euh ça dépend, chez mon papa c'est assez libre mais quand je vais chez ma mère c'est plus euh 'hardos' on va dire ».

Tous expliquent qu'à la maison, lorsqu'ils vivent avec le couple parental hétérosexuel, ce sont les mères qui énoncent les règles et se chargent de les faire respecter – « le plus possible », précise Amel, 14 ans, 4^e. Le père apparaît souvent plus « cool, moins obsédé par ça, mais faut dire aussi qu'il me voit moins souvent avec mon téléphone que ma mère, la pauvre ! (elle rit) » (Mérédith, 14 ans, 3^e). Maxime (14 ans, 4^e) résume la situation : « Mon père me fait confiance, ma mère me crie dessus ».

« Avoir un téléphone pour moi c'est un peu comme un carnet secret »

Maline (11 ans, 6^e)

« Je vois mes parents ils sont des fois plus sur les écrans que moi, et c'est un problème général en fait, ça concerne pas que moi, ou les jeunes, faut arrêter avec ça, les parents ils sont pas mieux et ils arrivent pas mieux que nous à gérer le truc en fait ».

Lucy (16 ans, 1^{ère})

REGARDS D'ADOS SUR DES PARENTS USAGERS DE SMARTPHONES

Appelés à partager avec nous leur rapport au smartphone, les adolescents et adolescentes n'ont pas manqué de s'exprimer sur leurs parents comme usagers eux-mêmes de cet objet connecté.

Des parents peu exemplaires

De façon générale, tous et toutes pointent le rôle-modèle que leurs parents devraient endosser, eux qui sont si prompts à « dire du mal de (eux) » (Connie, 14 ans, 3^e), et qu'ils seraient bien en peine d'endosser, usagers peu exemplaires du smartphone qu'ils sont. Ainsi, plusieurs se délectent visiblement à raconter les comportements « eux aussi excessifs » (Reine, 13 ans, 4^e) de leurs parents avec le smartphone. Théo (12 ans, 5^e) voit sa mère « jouer très souvent sur son téléphone ou sa tablette, mais faut rien dire parce que les adultes, eux, ils sont le droit de jouer à des jeux sur leur téléphone, eux leurs jeux c'est du sérieux ah ah », cependant que Nicolas (14 ans, 3^e) observe « son beau-père qui va beaucoup sur Facebook, il y passe un temps fou et après il me dit « Hey Oh, doucement avec Snapchat, Nico ! ».

Lucy (16 ans, 1^{ère}) souligne que « la société de maintenant » rend le téléphone indispensable. Elle critique alors le fait que les adultes, usagers intensifs des objets connectés, rejettent la faute sur les adolescents et adolescentes, pointant leurs pratiques personnelles sans prise de conscience d'un « problème » : « Je vois mes parents ils sont des fois plus sur les écrans que moi, et c'est un problème général en fait, ça concerne pas que moi, ou les jeunes, faut arrêter avec ça, les parents ils sont pas mieux et ils arrivent pas mieux que nous à gérer le truc en fait ».

Au-delà de cette exemplarité concernant le temps passé aux activités numériques via le smartphone, il y a une exemplarité non témoignée par les parents et qui dérange plus encore leurs enfants : le non-respect par les parents des droits à l'image et à la protection des données personnelles de leur enfant.

Nolan (13 ans, 5^e SEGPA) tient à dénoncer « les parents qui croient que leur enfant il est d'accord pour être sur les réseaux n'importe comment ». Ils et elles sont nombreux-ses à évoquer l'utilisation non consentie de leur propre image, et plus souvent encore de celle de leur(s) petit(s) frère(s) ou petite(s) sœur(s), qui « ne peuvent pas dire 'non' alors que dans 10 ans ils auront trop la honte d'être comme ça sur les réseaux à cause des parents » (Léna, 13 ans, 5^e).

Espaces-temps familiaux

Parents comme enfants sont usagers de smartphones. Voilà qui reconfigure nécessairement les espaces-temps familiaux.

Plusieurs adolescents et adolescentes racontent toutefois que là encore, les parents ne sont pas exemplaires, et témoignent de paradoxes forts à ce sujet.

« Moi c'est juste pas à table quand on est tous ensemble, là j'ai pas le droit d'avoir mon téléphone... même si mon père, régulièrement, il a son téléphone, il écrit des messages ou il fait ses mails, mais bon, évidemment c'est pas pareil que ce que je fais, moi hein (elle lève les yeux au ciel) » (Amélia, 13 ans, 4^e).

Anastasia (13 ans, 5^e SEGPA) souligne un autre paradoxe : « Ma mère, elle me dit d'arrêter d'être sur mon téléphone, mais quand je veux sortir, elle dit Nan ». Carla (14 ans, 3^e) ne dit pas autre chose : « Moi, ce qui me fait un peu rire, c'est que les parents arrêtent pas de dire 'Fais autre chose', 'Reste pas sur ton tel', mais quand on veut sortir avec des copains, c'est « Naaaaaaan, tu restes à la maison ! » Alors, je dois faire quoi, moi ? Regarder le mur de ma chambre comme une statue en attendant que le temps passe ?! ». Les filles sont nombreuses à mentionner cette interdiction de sortir et l'usage du smartphone venant pallier cette interdiction pour socialiser malgré tout. Le paradoxe pour Shaina (12 ans, 5^e) est à son comble, lorsque sa mère lui recommande plutôt que de sortir d'aller ... sur son smartphone : « Moi ma mère, des fois elle est incompréhensible parce que... bah... elle trouve que je suis beaucoup sur les écrans mais quand je lui demande de sortir elle me dit : 'va sur les écrans' sauf que après elle me fait la réflexion que je suis trop sur les écrans ! ». Le téléphone apparaît même parfois le seul recours restant lorsque toute la famille est occupée... sur son smartphone. Ainsi Lucy 16 ans, 1^{ère} évoque-t-elle un souvenir d'enfance où toute sa famille préférerait rester à l'intérieur, chacun et chacune « sur son téléphone » plutôt que de jouer avec elle et faire une bataille de boules de neige. Une situation qu'Olga (17 ans, Terminale) rencontre souvent :

« Je rentre chez moi et forcément tout le monde est sur son téléphone. Donc moi, la seule possibilité c'est d'aller sur mon téléphone ».

Olga (17 ans, Terminale)



« On peut pas dire aux parents qu'on a vu ça, sinon c'est 'Qu'est-ce que tu faisais encore sur ton téléphone ?!', alors on dit rien, on s'échange des messages entre nous en mode 'T'as vu ça sur TikTok ?', tout ça, ça fait du bien de se le partager comme ça, on se sent moins seuls, mais bon c'est pas marrant »

Saskia, (13 ans, 4^e)

Un dialogue difficile, voire impossible

Nous avons été marqués par la cristallisation des tensions enfants-parents autour de l'objet-smartphone, venant occulter les pratiques et les activités réalisées via le dispositif, et conduisant à une dégradation forte des interactions interpersonnelles, voire à une rupture totale de dialogue.

Ainsi, plusieurs adolescents et adolescentes nous ont confié leur difficulté à aborder avec leurs parents les images et publications violentes à leurs yeux en circulation sur les réseaux sociaux numériques. Et pour cause : « On peut pas dire aux parents qu'on a vu ça, sinon c'est 'Qu'est-ce que tu faisais encore sur ton téléphone ?!', alors on dit rien, on s'échange des messages entre nous en mode 'T'as vu ça sur TikTok ?', tout ça, ça fait du bien de se le partager comme ça, on se sent moins seuls, mais bon c'est pas marrant » (Saskia, 13 ans, 4^e).

Ces témoignages portent des marqueurs forts d'isolement au cœur des expériences de réception vécues par les adolescents et adolescentes, confrontés à une impossibilité de faire part de leur ressenti en raison d'une stigmatisation de l'objet-smartphone par les parents, voire plus spécifiquement concernant les réseaux sociaux numériques. Ce sont les adolescents et adolescentes et leurs usages qui sont considérés comme problématiques, alors même que le souci est naturellement la circulation d'images et de publications atteignant le moral et/ou le sentiment de sécurité des adolescents et adolescentes. Ceux-ci se retrouvent alors bien seuls face à des contenus qui les perturbent émotionnellement, et déploient des stratégies de « lâcher prise » (Louise, 14 ans, 3^e) consistant à partager avec leurs pairs ces expériences de réception pour en alléger le poids individuel.

De façon plus générale, quel que soit leur âge, les adolescents font part de discours fortement négatifs tenus par leurs parents sur leurs usages et pratiques numériques.

Beaucoup expliquent cela par un « choc des générations » (Geoffrey, 17 ans, Terminale) qui empêche les parents de « comprendre ce qui est important pour (nous) à (notre) âge et de se rappeler aussi comment ils étaient eux quand ils avaient 15 ans » (Emile, 14 ans, 3^e). Vanessa (13 ans, 4^e) raconte, la colère dans la voix : « Mes parents, ils sont en mode 'Tu fais rien de ta vie, t'es tout le temps avec ton téléphone, tu vas devenir chômeuse'... trop sympa hein ? Et le pire, c'est que eux, ils sont tout le temps avec leur téléphone, mon père on dirait que le truc il est greffé à sa main, genre même c'est pas un cœur qu'il a, c'est un portable ! (...) Oui, ça m'énerve ! Ça m'énerve parce que c'est 'Fais c'que j'dis, pas c'que j'fais', et puis ça m'énerve parce que c'est nul de dire ça, en plus je travaille bien à l'école, je fais mes devoirs, j'aide à la vaisselle et tout. Ouais, c'est nul, c'est injuste ! ».

Ce que les adolescents et adolescentes pointent à travers leurs témoignages, ce sont les fantasmes parentaux sur leurs usages et pratiques numériques. « Pour eux on est des ados qui s'enferment dans leur chambre et qui sortent jamais et tout, mais ça a rien à voir, oui ok on joue très souvent et tout mais au point de rester enfermé dans la chambre et de pas se nourrir, eux ils pensent ça, alors que non » (Sohane, 15 ans, 3^e). Vincent (17 ans, Terminale) n'a jamais été puni à cause de son utilisation du téléphone, mais il évoque lors de l'entretien une journée marquante, révélatrice selon lui des crispations parentales autour « des écrans qui font peur » (ton moqueur) : « Je me souviens, ma mère est arrivée, elle venait de rentrer du travail, donc elle avait pas vu ce que j'avais fait la journée. Et là, elle sort 'Ouais t'es toujours sur ton téléphone, sur ta Play, en plus des jeux totalement débiles, des jeux de guerre, de violence na nin nin' ».

Maurane (16 ans, 1^{ère}), durant l'entretien, imite sa mère, très critique de ses usages numériques, « en mode 'Ouais bah t'es tout le temps dessus, tu vas plus avoir d'amis, crois-moi', 'Ah t'es toujours sur ton téléphone ! T'étonne pas qu'après t'es fatiguée', 'C'est de la faute du téléphone'... Fin ça, c'est tout le temps. Avec ma mère, j'ai ce combat constant ». Plusieurs adolescents et adolescentes expliquent les efforts qu'ils et elles déploient pour tenter de faire comprendre à leurs parents leur rapport au téléphone, leur faire saisir le sens de leurs usages et pratiques numériques.

« Moi, à chaque fois qu'ils me disent des choses comme ça, j'essaie beaucoup d'essayer de... de leur dire... de leur faire comprendre. De leur dire 'Oui mais y a tout ça', sauf que j'ai l'impression les parents ils comprennent pas. Ils se mettent pas beaucoup à notre place (...) Y a toujours ce truc des parents, ils reviennent toujours au téléphone. Ils veulent toujours mettre la cause de tout sur notre utilisation du téléphone » (Lucy, 16 ans, 1^{ère}). Et Lucy de regretter amèrement : « Les adultes, ils pensent tous, 'fin surtout les parents, que quand on est sur nos téléphones, on est sur Insta, Snap ou sur TikTok à regarder des vidéos ou tout le temps à parler à nos amis. Mais des fois, on fait plein d'autres trucs, par exemple, moi je fais du piano, et j'ai plein

d'amis qui font des activités créatives, du dessin, de la lecture, de la musique, qui écoutent des musiques aussi pour s'évader, mais ça, les parents ils le voient pas, et ils veulent pas nous croire quand on leur dit ». De cet ensemble d'incompréhensions liées à des fantasmes et des cristallisations excessives découle une vraie tristesse de la part des adolescents et adolescentes, qui se sentent « quelque part rejetés, parce que le téléphone et ce qu'(ils) y (font), c'est un peu de (eux) aussi » (Soulemane, 18 ans, 1^{ère}).

« Ça me blesse parce qu'ils (ses parents) savent que c'est un peu mon moyen d'être tranquille, de me vider l'esprit, et eux il se servent de ça pour me blesser en fait, j'ai l'impression. Ce n'est peut-être pas fait exprès mais moi, ça me blesse »

Matthieu (14 ans, 4^e)

Juliette, une BD pour ... les parents !

« Ma mère tentait de me protéger un peu des réseaux mais elle s'est très vite retrouvée submergée on va dire par les nouvelles technologies (...) C'est plutôt moi qui la conseille sur les réseaux, c'est plutôt moi qui vérifie qu'elle n'aille pas sur des liens malveillants, et je me dis qu'elle devrait aussi lire la BD parce qu'elle pourrait apprendre plein de choses, et puis comprendre des trucs aussi sur ce qu'on fait sur le téléphone ! » (Marvin, 17 ans, 1^{ère}).

Les adolescents et adolescentes lecteurs de *Dans la Tête de Juliette* aimeraient que leurs parents deviennent à leur tour lecteurs de cette bande dessinée. D'une part, cela permettrait à ces utilisateurs à la maîtrise parfois bien fragile du numérique de développer des connaissances et des compétences à ce sujet : « Honnêtement, y a un gros travail qui doit être fait par les adultes, surtout sur les fake news, c'est évident, ils se laissent totalement faire par les réseaux sociaux. Alors, la BD pourrait leur être bien utile pour les éduquer à tout ça » (Jonathan, 17 ans, Terminale).

D'autre part, la lecture de la bande dessinée constitue aux yeux des adolescents et adolescentes un outil potentiel de médiation entre leurs parents et eux-mêmes, désireux d'être (mieux) compris par leurs parents et de (re)nouer un dialogue autour de leurs usages et pratiques numériques via le smartphone : « Mes parents, je vais leur faire lire, ils sont un peu à la rue des fois avec tout ça (rires) » (Matthew, 12 ans, 5^e) ;

« Beaucoup de parents devraient la lire parce que ça les remettrait en question fortement (...) comme de penser qu'on y fait n'importe quoi, qu'on sait pas qu'on y passe trop de temps » (Jules, 14 ans, 4^e). Hiba (11 ans, 6^e) qui n'a pas de téléphone, et en souffre, conseille cette BD aux parents « pour que justement ils voient que c'est important d'avoir un téléphone pour faire plein de choses, discuter, s'informer, apprendre des choses, réviser ses leçons ».

« le pire, c'est que eux, ils sont tout le temps avec leur téléphone, mon père on dirait que le truc il est greffé à sa main, genre même c'est pas un cœur qu'il a, c'est un portable ! (...) »

Vanessa (13 ans, 4^e)



L'ŒIL DU CLEMI SUP

Les adolescents grandissent chaque jour, et le monde change sans cesse. Les règles d'usage du smartphone sont amenées à évoluer afin qu'elles puissent être mieux respectées et que le smartphone soit moins l'objet de conflits ou de tensions entre parents et enfants. Il est important de mettre en place un dialogue en famille pour qu'elles soient comprises, de les négocier et de trouver des compromis pour qu'elles soient acceptées par les uns et les autres. Ceci sous la condition de pouvoir évoluer en fonction des situations et du comportement des individus. S'il existe des repères en termes de durée d'usage par âge, demeurer rigides dans l'établissement et le maintien des règles ne semble pas être une solution durable pour les éducateurs : éduquer, c'est cheminer ensemble sur des sentiers parfois sinueux et sur un temps long.

04 "ATTENTION(S) !"

Les notifications sont au cœur des préoccupations informationnelles juvéniles. Beaucoup d'adolescents et adolescentes se disent « stressés », « angoissés », voire « paniqués » face à la masse de notifications et au flux continu qu'elles constituent au quotidien.

« Être souvent sur le téléphone, ou aller sur mon téléphone 5 min et je m'y retrouve pendant 1h30. Être stressée par rapport à l'heure, voir que par exemple, quand je veux prendre une après-midi pour réviser, le temps passe à une vitesse folle, être stressée par les notifications quand j'en ai beaucoup sur mon téléphone »

(Laureline, 19 ans, BTS, autoportrait)

LA PRESSION DES « GROUPES »

La difficulté pour les adolescents et adolescentes réside dans une forme d'injonction sociale à appartenir à des réseaux sociaux en ligne, à être reliés à des communautés en ligne, que celles-ci soient véritablement désirées (exemple des cercles de sociabilités amicales) ou contraintes. Car il ne faut pas négliger les contraintes effectives qui s'exercent sur les adolescents conjointement élèves d'un système éducatif partagé. En témoignent les nombreux échanges avec les adolescents enquêtés à propos des « groupes classes » sur les réseaux sociaux, parfois orchestrés aussi par les enseignants et enseignantes eux-mêmes, sans oublier la présence massive, dans les discours et le quotidien pragmatique, de l'ENT de l'établissement...

Lina : « Alors, moi, souvent j'ai envie de couper, j'ai envie de répondre que ça me stresse, tout le monde te parle de partout et... c'est super stressant. Comme dans le groupe des 6e D ! Et parfois la plupart ils s'énervent, comme moi.

Enquêtrice : Comment ça 'ils s'énervent' ?

Lina : Ben on s'énervent, on dit « ah là là arrêtez d'envoyer des messages là, c'est énervant et tout' (roule des yeux). Sauf qu'ils continuent pour énerver du coup bah à la fin on se dispute et voilà » (Lina, 11 ans, 6e)

Tom (11 ans, 6e) admet que « c'est un peu énervant, le groupe-classe, ça stresse et ça fatigue aussi, ça s'arrête jamais, alors du coup quand c'est comme ça, bah je vais dans les paramètres de Snapchat et je mets 'arrêter pendant un moment mon compte'. Comme ça, je reçois plus de notifications... mais le problème c'est que les profs ils envoient des trucs tout le temps aussi, et des fois j'ai peur de manquer une info d'un prof ».

Reine (17 ans, 1ère) : « Et Pronote, on en parle ? Nan parce que les profs, ils nous disent 'arrêtez avec les écrans', mais qui c'est qui nous envoie des mails le week-end ou le soir à pas d'heure en mode 'Pour demain, c'est urgent' ?! ». « Quand un prof il a écrit un mail urgent, on le sait hein, le groupe WhatsApp il se met à flamber direct ! Toi, t'es tranquille, tu te détends, et... ben non ! » (Alexis, 16 ans, 2nde).

Le mode Avion au secours de la concentration

Lorsqu'ils-elles cherchent à se concentrer davantage sur une tâche, les adolescents et adolescentes activent le mode « Avion » ou « Ne pas déranger » du téléphone : « C'est le truc qui me sauve, moi, clairement ! » reconnaît Louisa, 18 ans, BTS.

Une astuce que Juliette dans la bande dessinée vit, ce qui a confirmé la « bonne pratique » aux yeux des adolescents et adolescentes, comme l'explique Mathias (18 ans, BTS) :

« On se met à la place de Juliette en fait, y a des moments où je fais à peu près comme elle, genre le mode Avion pour réviser, meilleure solution (...). C'est la preuve qu'on fait pas n'importe quoi, que c'est plutôt une bonne pratique, ça marche ».



Interrompre ou suspendre le flux

D'aucuns font part de décisions plus radicales, consistant à ne pas installer purement et simplement une application, qu'ils ont identifiée comme potentiellement problématique pour eux. C'est ainsi que Geoffrey a choisi de ne pas télécharger TikTok, de peur d'être happé par l'application et son fonctionnement qu'il considère comme « addictif » : « Moi je sais que je sais pas si je fais bien ou pas mais j'ai choisi de pas télécharger TikTok justement parce que ça prend trop de temps » (Geoffrey, 17 ans Terminale, autoportrait).

Cependant, la majorité des adolescents et adolescentes rencontrés qui confient leurs difficultés à réguler leurs usages des réseaux sociaux numériques et à faire face au flux des notifications, opte plutôt pour le choix d'un entre-deux qui semble se répandre : ils désinstallent, pendant un certain temps, l'application de leur téléphone.

Ce sont majoritairement des lycéens et lycéennes ou étudiants et étudiantes qui racontent cette stratégie, mise en œuvre soit lors de périodes de révision intenses, soit lorsque la saturation se fait sentir : « Par moments, je le sens, je me sens oppressée par ça et j'arrive plus à gérer, alors je désinstalle l'appli. Tout de suite, je sens que ça va mieux, je me sens moins sous pression, et puis quand je sens que je me suis calmée, un peu apaisée on va dire, alors je ré-installe l'appli. (...) Oui, je dose en quelque sorte, c'est ça ! (elle rit) Je peux pas ne plus l'utiliser du tout, c'est pas possible, j'en ai besoin, j'aime ça, j'apprends des trucs avec ça, je suis les infos aussi avec ça, mais quand c'est trop parce quand même les notifications et le scroll, c'est terrible hein, tu peux te laisser prendre des heures, du coup je me dis 'Apo, ça suffit !', et je désactive, quelques jours, deux semaines, ça m'est déjà arrivé de le faire plus d'un mois, ça me fait du bien » (Apolline, 16 ans, 1ère).

Meryem (14 ans, 3^e) explique effectuer cette coupure ponctuelle avec la complicité de sa maman : « J'arrive à m'en priver, je le fais parfois, je fais une détox, je donne mon téléphone à ma mère et elle me le rend seulement après deux ou trois jours. Durant cette détox, j'aide ma mère, je sors, je réviser, je travaille ou bien je lis » (autoportrait).

L'ŒIL DU CLEMI SUP

Apprendre aux adolescents le fonctionnement de leur cerveau et ses réactions face aux écrans et aux interfaces des plateformes, des applis et des réseaux sociaux qui sollicitent leur attention et mettent en œuvre des stratégies fines pour la capter longuement et durablement s'avère bien plus efficace qu'imposer des contrôles stricts du temps d'écran ou effectuer des arrêts brutaux en coupant les écrans ce qui génère un sentiment de frustration violent pour l'adolescent... Repérer et déjouer les pièges attentionnels tendus par les plateformes et les médias, et réguler son attention s'apprend, à tout âge !

05 PUBLIER SUR SOI, PUBLIER DE SOI

La publication en ligne, préoccupation majeure des adultes considérant les usages et pratiques numériques des adolescents, est abordée par ces derniers de façon plutôt sereine. Les stratégies apparaissent multiples pour publier sur soi et publier de soi sans prendre (trop) de risques, des risques qu'ils et elles disent avoir à l'esprit.

PUBLIER, UN ALLANT-DE-SOI... RÉFLÉCHI

La publication en ligne relève d'un ensemble de pratiques numériques encouragées par les dispositifs numériques, facilitées techniquement par des outils agiles, mais aussi d'un processus social et socialisateur non négligeable, tout particulièrement à l'adolescence. Cela ne signifie pas pour autant que l'acte n'est pas accompagné d'une réflexion et d'une réflexivité fortes de la part des adolescents, bien au contraire.

Tout en ayant bien conscience des stratégies déployées par les plateformes pour les séduire, les adolescents savent résister à ces appels à la publication. Plusieurs racontent d'ailleurs ne jamais publier et utiliser davantage les réseaux sociaux numériques pour avoir des échanges en privé avec leurs amis. Ils et elles ont aussi conscience d'être pris dans une situation paradoxale, comme le reconnaît Théa (15 ans, 3^e) : « Moi, je publie pour avoir des liens avec mes amis, j'aime bien qu'on se montre des choses et qu'on rigole dessus... Bon, après, y a les flammes snap (en souriant), ça je sais bien que ça sert un peu à rien hein, mais je le fais parce que c'est marrant de faire ça ensemble ».



« Évidemment
je vérifie que l'autre
il est d'accord pour
avoir sa tête
sur les réseaux,
c'est normal »

Ben (12 ans, 5^e)

Des stratégies selon les « cercles » de destinataires

Selon l'âge des enquêtés, le rapport à la publication évolue. La publication semble ainsi se raréfier de plus en plus dans l'avancée en âge, voire parfois se privatiser encore davantage. Olivia (16 ans, 1^{ère}) résume de façon emblématique cette évolution constatée : « Avant, quand j'étais au collège, je faisais quand même beaucoup de publications Instagram ou des trucs comme ça, mais euh maintenant nan Insta je poste plus rien, à part des story mais c'est vraiment rare, et sinon sur Snap euh Snapchat j'ai une story privée où je mets les personnes que je veux dedans, mes amis, la famille, 'fin les personnes que je veux vraiment, et ça je publie quand même assez souvent, mais c'est bien réfléchi, pas à n'importe qui ». L'attention portée aux cercles de diffusion des publications s'affine avec l'âge, et le souci de la préservation de l'intimité est exprimé de façon plus affirmée : « Je vais pas poster des trucs qui regardent que mes plus proches. Y a comme des cercles dans ma tête, tu vois, le cercle très très très intime, le cercle très intime mais pas autant que le premier, le cercle proche mais pas intime, et le cercle de ceux qui peuvent voir des vidéos de concert d'Angèle (elle rit) » (Reine, 17 ans, 1^{ère}).

Les plus jeunes font également part de stratégies différenciées selon des « cercles » identifiés, comme l'explique Amel (14 ans, 4^e) : « Si je prends tous les amis que j'ai sur Snap et tout, y a forcément des personnes que par exemple je parle pas souvent ou des trucs comme ça, mais y a pas de personne que je connais pas, je connais tout le monde. Par contre, si je mets en story publique ce sera pas pareil que si je mets en story privée, par exemple ce sera plus bah privé, 'fin ils ont pas besoin de savoir tous ma vie quoi ! » (Amel, 14 ans, 4^e).

Il est en tout cas un élément qui retient la vigilance de tous et toutes, quel que soit leur âge, lors de la publication, c'est le respect du droit à l'image. S'insurgeant contre « les adultes qui posent des photos d'(eux) sans demander la permission » (Jade, 14 ans, 5^e SEGPA), les adolescents et adolescentes enquêtés apparaissent très soucieux de respecter le droit à l'image d'autrui lors de publications en ligne : « Évidemment je vérifie que l'autre il est d'accord pour avoir sa tête sur les réseaux, c'est normal » Ben (12 ans, 5^e).

Des stratégies en accord avec les proscriptions parentales

Les parents apparaissent moins dans un rôle de conseil que dans un rôle de prescripteurs, voire de proscripteurs, en lien avec la gestion de l'identité numérique des adolescents. Les adolescents et adolescentes expliquent très souvent que leurs parents leur « interdisent de poster ma tête » (Julia, 13 ans, 4^e), « de montrer des photos de moi » (Joachim, 14 ans, 4^e). Aucun adolescent ou adolescente enquêté ne raconte des conseils parentaux en matière de stratégie de publication de soi en ligne ; les stratégies déployées par les adolescents et adolescentes qui, malgré tout veulent

publier des images d'eux-mêmes en ligne, sont le fait de réflexions et positionnements personnels (« J'ai regardé comment d'autres faisaient sur les réseaux et j'ai pris des idées » (Louise, 14 ans, 3^e), mais aussi très souvent discutés entre pairs, particulièrement chez les filles : « Avec mes copines, on trouve des astuces pour publier quand même, on remplace nos têtes par des dessins, on se met aussi de dos avec des emojis pour dire la tête qu'on fait, des choses comme ça » (Jennifer, 13 ans, 4^e). Hatem (14 ans, 4^e) : « J'utilise toujours un pseudo ou plusieurs pseudos, par exemple dans les jeux, quand je navigue sur des sites ».

Le regard des autres

Ambre (16 ans, 2nde) partage sa crainte de publier une photo d'elle sur les réseaux sociaux qui la disqualifierait dans le regard des autres. Dès son autoportrait, elle explique s'être « reconnue quand Juliette hésite à publier une photo sur les réseaux sociaux par peur de la réaction des autres ». Lors de l'entretien, Ambre revient sur cette question de la publication en ligne confrontée au regard d'autrui : « J'aime pas trop publier des choses personnelles, j'évite de le faire depuis toujours parce que j'ai peur que les autres se moquent, me critiquent (...). Non, j'ai jamais eu de problèmes, mais j'ai entendu parler d'autres qui avaient eu des moqueries, et je sais que si ça m'arrivait ça me ferait trop mal ».

L'ŒIL DU CLEMI SUP

Publier c'est partager ce qu'on vit, ce qu'on fait, ce qu'on dit, mais c'est aussi solliciter la reconnaissance de l'autre, et c'est également une façon d'exister en ligne importante et signifiante pour beaucoup d'adolescents et adolescentes. Cependant les deux tiers des jeunes usagers des réseaux sociaux ne publient quasiment jamais. Ceux qui le font apprennent les pratiques responsables par l'expérience et le partage d'expériences avec leurs pairs et leurs éducateurs, pour parvenir à le publier avec une meilleure vigilance. Apprendre à paramétrer son compte, affiner les paramètres de son profil, gérer ses identités en ligne donnent matière à des apprentissages et sont des éléments de réflexion pertinents en EMI.

06 INFO(X)

Les adolescents et adolescentes rencontrés racontent leur plaisir de s'informer « sur tout et n'importe quoi » (Lila, 13 ans, 4^e), « des sujets qui me touchent, comme les violences sexistes et sexuelles » (Apolline, 16 ans, 1^{ère}), « les jeux vidéo et les stratégies des meilleurs » (Erwan, 15 ans, 3^e), « les footballeurs et les débriefs de matchs » (Noah, 13 ans, 4^e).

Toutefois, la lecture de la bande dessinée les a conduits à aborder avec nous des éléments davantage problématiques à leurs yeux qui viennent contrarier le plaisir qu'ils ressentent à s'informer, et notamment la thématique des fake news qui est directement traitée dans la bande dessinée.

QUAND LE PLAISIR DE S'INFORMER EST GÂCHÉ

Une information d'actualité angoissante

Ambre (16 ans, 2^{nde}) le dit sans détour : alors qu'elle apprécie de s'informer sur des sujets de société qui lui tiennent à cœur (comme les violences sexistes et sexuelles), des actualités culturelles (concerts de ses chanteurs ou chanteuses préférés), elle trouve que « trop d'informations (lui) pourrissent la journée », ce qui la conduit à tenir à distance les informations d'actualité (géo)politique. De la même manière, Capucine ne regarde que peu l'actualité sur les réseaux sociaux numériques, « en tout cas (elle) essaie au maximum » :



« Je préfère regarder ce que je préfère plutôt que de recevoir des informations qui me dépriment la journée »

Capucine (16 ans, 2^{nde})

Les adolescents et adolescentes sont très nombreux à confier le mal-être ressenti face à cette information « qui ne donne pas envie de vivre » (Shaina, 12 ans, 5^e), allant même parfois jusqu'à plébisciter l'information fausse qui peut alléger le poids d'une actualité oppressante : « Franchement, vous m'auriez demandé ça y a deux mois je vous aurais dit 'Ouais, les fausses infos comme ça, ça me gêne et c'est grave', mais là, avec la guerre en Ukraine, je dis que je préfère avoir des fausses infos qui me font rire que les vrais infos » (Inès, 12 ans, 4^e).

Plusieurs adolescents font part des images violentes et des publications angoissantes liées à l'information d'actualité politique nationale et surtout internationale (nous les avons interrogés pour nombre d'entre eux au moment où la guerre en Ukraine était déclarée et faisait l'objet d'une forte médiatisation). Saskia et ses amies, lors du focus group, confient leurs angoisses à ce sujet, et leur peur face à des images qui font irruption dans leur quotidien : « Tu es allongée sur ton lit, tu scrolles tranquillement avant de dormir, et paf tu tombes sur ces vidéos, là ça te glace le sang et en même temps tu continues de regarder, tu peux pas faire autrement » (Saskia, 13 ans, 4^e). Jules (14 ans, 4^e) est marqué par des vidéos où il a pu « voir des gens se faire décapiter », cependant que Tom (11 ans, 6^e) « a peur de tomber sur des vidéos qui vont (le) stresser ».

L'INFO SOUS ALGORITHMES

Une connaissance relative des processus algorithmiques

Lorsque nous avons abordé la problématique des traces et calculs algorithmiques, entrant aussi en ligne de compte dans les pratiques informationnelles en ligne, les adolescents et adolescentes ont pour beaucoup d'entre eux fait part de leur satisfaction d'avoir mieux compris les mécanismes en jeu par la lecture la bande dessinée.

« Moi, je l'ai appris dans la BD qu'on était tracés comme ça, je savais qu'il y avait un truc, on en parle souvent, mais je comprenais pas bien comment ça marchait, c'est plus clair maintenant » (Théa, 15 ans, 1^{ère}).

« En fait c'est comme si le téléphone il nous suivait en gros parce qu'il connaît nos centres d'intérêts, tout ce qu'on aime et tout, par exemple sur Instagram je vais regarder les publications y aura une pub de par exemple je sais pas un truc que j'aime et du coup c'est pour... c'est fait pour attirer la personne quoi » (Olivia, 16 ans, 1^{ère})

« C'est quand le réseau social, quand on regarde, on défile et à un moment, il s'adapte à ce qu'on regarde et il nous propose des contenus qu'on aime et qu'il saura qu'on regardera parce qu'on aime ce genre de contenu » (Maelle, 13 ans, 4^e).

Une acceptation de la recommandation, vue comme un appui pour ses pratiques informationnelles

Pour autant, nous n'avons pas rencontré d'adolescents et adolescentes s'insurgeant contre les processus de traçage. Maelle (13 ans, 4^e) reconnaît qu'il est « énervant d'avoir l'impression d'être pisté et que Google et Microsoft rentrent dans la vie privée comme ça », mais elle souligne aussi le caractère « pratique » de ce procédé. Un procédé alimenté avant tout par nous-mêmes et contre lequel il apparaît impossible de lutter véritablement : « Les traces, théoriquement on les donne, et c'est pas parce que tu as effacé que c'est vraiment effacé, c'est toujours quelque part » (Baptiste, 15 ans, 3^e).

Surtout, les adolescents et adolescentes sont nombreux à souligner le rôle de levier que constituent les recommandations pour leurs pratiques informationnelles : « Moi, j'utilise énormément Pinterest, j'aime beaucoup, et comme Juliette quand je suis dessus, je vois bien que ce qu'on me propose correspond à mes goûts. C'est un peu « flippant », et en même temps je suis contente de tomber sur quelque chose qui correspond à ce qui m'intéresse, et ça m'aide souvent à aller plus loin dans ma recherche. Evidemment à cause ou « grâce » ? à cela, je continue à passer plus de temps encore sur mon écran, c'est sans fin ! » (Louane, 12 ans, 5^e, autoportrait). Gabin (11 ans, 6^e), amateur de Lego et de Star Wars, reconnaît ce même paradoxe : « Sur Youtube, je trouve toujours plus de choses qui me plaisent, j'apprends toujours plus sur mon univers et j'aime ça du coup, c'est sûr, je vois bien que ça veut dire que quelque part Youtube me surveille et tout, et j'y passe encore plus de temps, mais... Ben oui, j'aime bien ! ». Erwan (15 ans, 3^e) arbitre plus nettement : « Oui, oui, bien sûr, si je trouve des trucs qui me correspondent, c'est parce que j'ai des traces et que les réseaux ils s'appuient dessus pour me recommander des trucs, mais pourquoi je me plaindrais de ça ? C'est parce que j'ai laissé des traces que je vois souvent des vidéos qui m'apprennent plein de trucs, c'est même comme ça que j'ai découvert Doc Seven, je me souviens ! Je vais pas me plaindre de ça ! ». Soulemane fait de même concernant les recommandations algorithmiques : « J'aime bien, c'est ça qui me permet de découvrir » (Soulemane, 18 ans, 1^{ère})

AU DÉTOUR DE L'ÉCHANGE... LES FAKE NEWS ET LA DÉSINFORMATION

Il est important de souligner que la problématique de la désinformation n'a quasiment jamais été abordée d'emblée par les adolescents et adolescentes, avant tout parce qu'ils et elles ne se sentent pas les plus sujets à cette question, et expriment même pour certains et certaines une certaine lassitude à « toujours parler de la fausse information que, nous, les jeunes on gèrerait comme ça » (Anthony, 15 ans, 2^{nde}). La désinformation devient ainsi un sujet de clivage générationnel fort.

Ce qui nous a frappés en tout premier lieu lors des entretiens, c'est la définition visiblement peu claire des termes « fake news » ou « désinformation » par les adolescents et adolescentes. Ceux-celles-ci emploient le terme de fake news de façon assez confuse, effectuant souvent le lien fait entre les fake news et les « messages d'arnaque » sur les réseaux sociaux numériques ou les messageries privées.

Lorsque sont évoquées les fake news, c'est l'encyclopédie collaborative Wikipédia qui est nommément mise en avant par les adolescents et adolescentes, citée comme exemple de source problématique pour les informations. Mais toujours très utilisée pour autant : « C'est quoi, l'alternative ? » interroge Théo (12 ans, 5^e).

Les adolescents et adolescentes semblent assez seuls face à ces questionnements, et peu d'entre eux font part d'expériences scolaires en lien avec les pratiques informationnelles. Tout au plus, quelques-uns évoquent précisément des séances focalisant l'attention sur « les fake news », et les récits sont alors peu enthousiastes : « Ouais, on nous en parle au collège, mais c'est toujours pour dire 'Attention, c'est grave !', 'Y a plein de trucs faux sur les réseaux !', alors que moi, je suis désolé, mais je vois la télé de mes parents, c'est pas ça non plus hein » (Elias, 12 ans, 5^e).

« Oui, on nous parle d'information, on nous dit que il faut faire attention, il y a plein de fausses informations, tout ça... (elle soupire) ... Non, c'est pas très intéressant en fait, vu comme ça je vois pas ce que ça change pour moi » (Louise, 14 ans, 3^e).

« Au collège je me rappelle y avait une journée comme ça, c'était les fake news je sais pas quoi et genre ils nous avaient expliqué c'était quoi, fallait faire attention et tout et ouais voilà... Bon, ça ne servait pas à grand-chose hein, ça tombait comme ça, en mode 'Attention aux fake news !', et puis voilà, la vie reprenait et c'est tout » (Théa, 15 ans, 1^{ère}).

Lorsqu'on se centre sur leurs pratiques informationnelles quotidiennes, les adolescents et adolescentes reconnaissent que l'évaluation de l'information n'est pas une pratique intégrée à l'activité.

« Je fais ça uniquement sur des sujets qui m'intéressent. Si c'est quelque chose qui me choque dès que je le vois, je vais tout de suite regarder dans le flux d'actualité si ça en reparle, s'il y a d'autres choses similaires ou des trucs comme ça quoi sinon, les fake news... je fais pas forcément gaffe » (Laureline, 19 ans, BTS)
Vérifier l'information ne va pas toujours de soi pour les adolescents et adolescentes qui oscillent entre la volonté de préserver le plaisir de s'informer et la nécessité de vérifier la véracité de l'information réceptionnée. Entre « perte de temps » (Matthew, 12 ans, 5^e) et « truc lourd » (Anthony, 15 ans, 2^{nde}), la tâche d'évaluation de l'information apparaît comme une pause dans l'activité informationnelle, elle-même vécue comme un flux : « Quand je m'informe comme ça, j'ai pas envie de m'arrêter et de dire 'Alors, attends, c'est vrai c'est pas vrai ? faut aller regarder d'autres sites', 'croiser tes sources' comme on dit (elle fait les signes des guillemets), en fait ça coupe l'activité » (Mérédith, 14 ans, 3^e).

Comme beaucoup d'autres adolescents et adolescentes, Esteban (16 ans, 2^{nde}) tient à rappeler que les réseaux sociaux numériques ne sont « pas moins fiables que la télévision, où tu as des gens qui parlent de tout et n'importe quoi, qui disent des trucs faux tranquillement sur un plateau sans qu'on leur dise 'Non, gars, tu dis une bêtise, là' ». Ils sont nombreux à se dire « agacés » (Gabin, 11 ans, 6^e) par « l'obsession de TikTok » (Amélia, 13 ans, 4^e), qui selon eux est surtout le signe « que les adultes, ils ont juste peur des réseaux qu'ils connaissent pas et ils préfèrent leur télévision qui dit plein de

bêtises mais ça c'est moins grave pour eux » (Léo, 12 ans, 5^e).

D'ailleurs, ils et elles se disent convaincus d'être davantage vigilants aux informations qu'ils et elles partagent et re-diffusent que les adultes.

« Je me suis bien retrouvé dans la situation 'Alerte infox' de Juliette, mais je ne tombe pas dans le piège, je fais vraiment attention à ne pas relayer une fausse information ou à croire quelque chose de faux » Quentin (16 ans, 1^{ère}).

Donovan (16 ans, 1^{ère}) énumère plusieurs cas de fausses informations crues – et même souvent relayées sur les réseaux sociaux ou par messagerie – par ses proches, notamment ses parents : « Il faut arrêter de dire que c'est les jeunes qui tombent dans le panneau ! Moi je vois bien que ceux qui m'envoient des trucs faux ou qui sur Facebook ou Insta diffusent n'importe quoi, ils ont pas 20 ans hein ! ».

L'ŒIL DU CLEMI SUP

Se focaliser sur la désinformation est une entrée en éducation aux médias et à l'information qui ne répond pas toujours aux besoins et aux vécus des adolescents et adolescentes. Ils pensent que les adultes généralisent, surévaluent et dramatisent l'ampleur du phénomène et la portée de ces conséquences individuelles et collectives sur la jeunesse. Les adolescents ne croient pas forcément aux fausses nouvelles, ils s'en amusent parfois et les partagent comme outils de socialisation, sans être crédules pour autant. Eduquer aux médias et à l'information nécessite de sensibiliser aux désordres informationnels et leurs effets sur le vivre-ensemble et la démocratie. C'est une démarche qui doit prendre en compte les pratiques informationnelles quotidiennes des jeunes pour entrer en résonance avec les expériences réellement vécues afin de favoriser les transferts à la fois entre les différentes situations médiatiques et communicationnelles rencontrées par les jeunes, et le lien entre leurs usages informationnels dans un contexte scolaire et domestique (personnel / intime).



« Il faut arrêter de dire que c'est les jeunes qui tombent dans le panneau ! Moi je vois bien que ceux qui m'envoient des trucs faux ou qui sur Facebook ou Insta diffusent n'importe quoi, ils ont pas 20 ans hein ! ».

Donovan (16 ans, 1^{ère})

07 RÉACTIONS D'ADOS À LA LECTURE DE LA BD DANS LA TÊTE DE JULIETTE

« J'étais dedans, je voulais savoir ce qui arrivait après et je trouvais ça intéressant aussi »

Maelle (13 ans, 4^e)

En concevant la bande dessinée *Dans la Tête de Juliette*, notre objectif était de pouvoir nous adresser aux adolescents et adolescentes pour échanger avec eux autour du rapport au smartphone de façon générale, et plus spécifiquement de leurs usages et pratiques numériques. Objectif atteint ?

« JULIETTE, C'EST TOI ? »
– UNE IDENTIFICATION INCONTESTABLE

« Je me suis vraiment reconnue à différents moments de la journée de Juliette :
- Quand elle a oublié quelque chose d'important et qu'elle panique en se disant qu'elle n'y arrivera pas : c'est littéralement moi bien trop souvent ! Surtout avec mes devoirs, contrôles... Je suis un vrai poisson rouge ah ah !
- Quand elle panique lorsqu'elle ne trouve pas son portable, je suis pareille ! Des fois, je l'ai même sur moi (dans ma poche ou pire, dans ma main o_O), mais je ne le trouve pas (vous pouvez vous moquer ah ah, je sais que je suis pitoyable ^_^). Je panique car déjà un téléphone coûte cher et j'ai pas forcément envie d'en racheter un, surtout si le mien marche bien, mais aussi parce qu'il y a beaucoup de choses importantes dessus comme les numéros (je ne les connais pas par cœur), mes playlists, mes notes (j'écris littéralement ma vie dedans). Mais surtout mes photos, si je les perdais je serais, je pense, clairement au bout de ma vie émotionnellement parlant ^_^
- Je poste comme elle des choses sur mon compte Instagram, celui-ci est en privé et seuls les amis proches et la famille y sont acceptés, je suis donc sûre de ne pas recevoir de commentaires désobligeants. En plus je ne publie pas vraiment pour montrer aux autres même si évidemment il y a un peu de ça, mais c'est surtout parce que j'aime bien ça, par exemple faire des story avec des photos de mes amis/ou famille et moi me fait plaisir. Aussi je ne partage pas régulièrement des publications, seulement les story et encore.
...

« En fait, la BD aurait pu s'appeler

"Dans la tête de Capucine" 😊 »

Capucine (16 ans, 2^{nde})

L'identification par la quotidienneté de l'expérience partagée

Le choix d'un scénario du quotidien juvénile a particulièrement favorisé l'entrée en résonance avec les expériences quotidiennes des adolescents et adolescentes.

« Moi, ça m'a beaucoup parlé parce que je dirais que je suis comme Juliette, je me pose plein de questions, j'essaie vraiment de faire du mieux possible mais c'est pas toujours facile ! »

Saskia (13 ans, 4^e)

« J'ai bien aimé, ça reflète le monde d'aujourd'hui, ce qu'il se passe en ce moment, du monde connecté »
(Hatem, 14 ans, 4^e)

« Ce que j'ai aimé, c'est que sa vie est banale, c'est ma vie, c'est notre vie à tout le monde, donc on se sent concerné »

Jennifer (13 ans, 4^e)

Les conceptrices de la BD craignaient que le fait que le personnage principal soit une fille puisse complexifier l'identification, car on sait que les filles sont habituées à devoir s'identifier à des héros là où les garçons ont pour habitude d'être confrontés à des personnages principaux relevant de leur genre. Cette crainte a vite été balayée par l'universalité de l'expérience vécue et de l'objet-smartphone.

« C'est une fille, mais ça, ça compte pas, parce que ce qu'elle fait avec son smartphone on le fait tous »
(Matthew, 12 ans, 5^e).

Un espace de dialogue et de mutualisation investi

L'un des objectifs poursuivis à travers la réalisation de la bande dessinée était de favoriser la mise en œuvre d'un espace de dialogue avec les adolescents et adolescentes autour de leurs usages et pratiques numériques via le smartphone. Au-delà de cet objectif, atteint, c'est un espace de mutualisation entre les adolescents et adolescentes que favorise la ressource : « C'était l'occasion de savoir comment les autres ils s'y prenaient et de moins se sentir seul aussi dans nos craintes »
(Richard, 14 ans, 3^e) ;

« C'était sympa de savoir qui faisait quoi et comment, histoire de se demander aussi si on pouvait faire comme ça »

Judith (12 ans, 5^e)

Nous avons pu remarquer en tant qu'enquêteurs et enquêtrices, combien les focus groups étaient aussi le moyen pour les adolescents et adolescentes rassemblés le temps d'un échange de mutualiser leurs expériences, leurs ressentis, de s'interroger mutuellement sur leurs stratégies – de publication ou de déconnexion, notamment – et plus généralement sur leurs usages des réseaux sociaux numériques. Pour ce faire, ils se référaient souvent en premier lieu à un moment du récit de Juliette pour ensuite convoquer leur expérience ou leur questionnement, soumis au reste du groupe.

EXPÉRIENCES DE LECTURES

« Je me suis installé confortablement sur mon lit, au calme, tout seul, j'ai pris ma BD et j'ai tout lu d'une traite. C'était super ! »

Tom (11 ans, 6^e)

La forme bande dessinée

Le fait que le support de lecture soit une bande dessinée est salué par tous les enquêtés et enquêtées, quel que soit leur âge. Les élèves scolarisés en SEGPA et en filières professionnelles, et ceux soulignant leur manque d'appétence pour la « lecture littéraire » (expression de Geoffrey, 17 ans, Terminale), s'accordent pour saluer le choix de la forme bande dessinée, « accessible à tous, même quand on n'aime pas trop lire ; les textes sont courts, bien écrits, et simples à comprendre, on n'est pas surchargés d'information »
(Jade, 14 ans, 5^e SEGPA).

L'objet graphique a été salué par les adolescents et adolescentes, attachés à une expérience de lecture matériellement réjouissante : « Pour moi, c'est bête hein mais c'est important que ça soit joli, facile à manipuler, le papier est sympa, les couleurs sont sympas aussi, ça donne envie, ça fait du bien rien qu'à regarder »
(Vanessa, 13 ans, 4^e) ;

« Graphiquement, le style dessin, moi j'ai trouvé ça plutôt agréable à regarder, c'est good vibes, c'est très lumineux »

Jonathan (17 ans, Terminale)

Théo a beaucoup apprécié « le travail soigné des illustrations, les dessins sont bien travaillés, ça se sent, et c'est agréable à lire, le texte est écrit aussi de façon dynamique » (Théo, 12 ans, 5^e).

Les pages pédagogiques

Les conceptrices de la bande dessinée ont fait le choix d'intercaler cinq pages pédagogiques intégrées au récit, comprenant une explication didactique de concepts appuyés sur le récit ainsi que mettant en scène les

débats des mini-Juliette qui, là aussi, participent de la trame narrative, tout en constituant des moments de pause dans la lecture fictionnelle en tant que telle. Nous ne souhaitons pas masquer l'intention didactique de la ressource, conçue de façon assumée comme un dispositif de médiation pour l'éducation aux médias et à l'information. Nous avons pleinement conscience que ces pages pédagogiques pourraient constituer un obstacle à la linéarité de la lecture par les adolescents, voire à sa considération comme histoire fictionnelle, mais nous avons parié sur la liberté, d'une part, de ne pas lire ces pages en absence de médiations, et d'autre part, les capacités de braconnage bien connues des lecteurs et lectrices.

De fait, les parcours de lecture apparaissent multiples. Plusieurs adolescents racontent avoir délibérément « sauté les pages de textes sans la BD en vrai » (Nolan, 13 ans, 5^e SEGPA). Certains y sont revenus par la suite, lisant d'abord tout le récit fictionnel, puis les pages pédagogiques. D'autres, à l'instar de Shaina (12 ans, 5^e), se rendant compte que « en fait, ces parties-là elles entrent dans l'histoire, donc quand tu les sautes, tu manques quelque chose dans la logique de l'histoire de Juliette », ont repris la lecture en incluant, de façon linéaire, la lecture des pages pédagogiques dans l'activité globale. D'autres encore ont tout simplement lu « en entier, d'affilée pour ne rien manquer » (Anne, 12 ans, 5^e) la bande dessinée. Vincent (17 ans, Terminale) note : « A chaque fois, à la fin de ces pages-là, il y a une conclusion qui vient enlever tout doute, et qui permet de mieux comprendre ce qui se passe dans la tête de Juliette mais donc aussi dans la nôtre. Les pages explicatives, elles apportent réellement des informations, j'ai trouvé ça vraiment intéressant comme façon de faire ». Donovan a tout lu dans l'ordre, incluant les pages d'informations : « Je pense que c'est important car c'est dans la BD. [...] Ça a fait un peu creuser l'histoire, du coup, je trouve que c'était important de le lire » (Donovan, 16 ans, 1^{ère}).

Au-delà de la mise en mots d'expériences, les pages pédagogiques suscitent une réflexion personnelle, voire une réflexivité chez les lecteurs : Laureline (19 ans, BTS) parle de « conflit intérieur » provoqué par la lecture des débats entre les mini-Juliette ; Amel (14 ans, 4^e) raconte : « Moi je me suis carrément pris au jeu, je me demandais « Avec quelle Juliette je suis d'accord là ? Je ferais quoi ? Tu sais, un peu comme avec les tests dans les magazines, là ! ».

Lorsqu'elles ont été lues, ces pages ont souvent été très appréciées. A tel point que Erwan (15 ans, 3^e) avoue : « On n'a pas l'impression que c'est fait par des personnes âgées ! ».

« Moi je me suis carrément pris au jeu, je me demandais « Avec quelle Juliette je suis d'accord là ? Je ferais quoi ? »

Amel (14 ans, 4^e)

Focales « notion » : mettre des mots, prendre de la hauteur

Les pages pédagogiques lues ont été sources d'apprentissages : « je ne savais pas que ça avait un nom », dit Ben, 12 ans, 5^e, à propos de la nomophobie ; « J'ai appris comment ça fonctionnait », déclare Louane, 12 ans, 5^e, à propos des processus de captation. De façon plus générale, on se rend compte lors des entretiens d'un besoin de bien nommer les choses et les processus, de nombreux termes étant utilisés sans être caractérisés de façon précise ou associés à des objets non correspondants. C'est notamment le cas lorsqu'on interroge les adolescents et adolescentes sur les réseaux sociaux numériques qu'ils utilisent, et que plusieurs disent ne pas en avoir, avant de parler de leurs usages et pratiques de... Snapchat. WhatsApp apparaît aussi difficile à définir et saisir, d'autant que la messagerie échappe à la stigmatisation parentale : « Mes parents, ils utilisent à fond WhatsApp, et ils me contactent toujours par là aussi, ils ont des groupes avec la famille mais aussi avec leurs collègues, et même entre parents je crois, alors je sais pas si ça compte pour les réseaux sociaux » (Noah, 13 ans, 4^e).

C'est la notion « Nomophobie » qui a le plus retenu l'attention des adolescents et adolescentes, qui ne connaissaient pas le terme et étaient satisfaits de « mettre un mot sur cette panique » (Maelle, 13 ans, 4^e). Vincent (17 ans, Terminale) a beaucoup retenu les mots JOMO/FOMO : « Je trouvais ça hyper intéressant et j'étais pas au courant que ça avait un nom, j'ai vraiment bien aimé cette partie car c'est la partie qui m'a apporté le plus de connaissances ».

Louane (12 ans, 5^e), elle, a été « contente de mieux comprendre pourquoi c'était si dur de s'arrêter d'être sur son téléphone », en prenant connaissance des mécanismes de captation de l'attention mis en place sur les plateformes. Elle qui culpabilise beaucoup de ne pas parvenir à maîtriser mieux son temps d'utilisation de téléphone et de privilégier des activités numériques à « d'autres choses » (qu'elle ne précise pas, Louane est par ailleurs une adolescente qui fait du cheval, lit beaucoup, sort au cinéma avec ses parents...) : « En lisant la BD, je me suis dit 'Ok, y a pas que moi qui n'arrive pas à arrêter le téléphone des fois, et puis ça s'explique par autre chose que juste ma faute.' (...) Oui, en un sens, j'avoue, ça m'a « rassurée » (elle fait le signe des guillemets) on peut dire, parce que je m'en veux tout le temps à moi, je me dis que je suis vraiment trop faible, trop nulle, de pas savoir résister, alors là, je vois que c'est pas que de ma faute ».

Les débats entre les mini-Juliette

Les débats entre les mini-Juliette constituent, nous semble-t-il, l'originalité de cette ressource, destinée à favoriser non seulement l'écho chez l'adolescent et adolescente avec des expériences et interrogations personnelles parfois différentes voire contradictoires, mais aussi une prise en main par des médiateurs et médiatrices de sujets à questionner collectivement sur des temps dédiés. Ainsi, les débats entre les mini-Juliette mettent-ils en scène un débat interne au

personnage principal, au sein duquel cohabitent une « impulsive », une « prudente » et une « experte ». Tour à tour, ces facettes de personnalité s'expriment, se reprennent, trouvent un compromis, arbitrent. Les concepteurs et conceptrices ont fait en sorte que ni l'une ni l'autre ne sorte davantage « victorieuse » de la situation de débat ; il s'agit de prendre conscience des questions qui nous traversent et nous taraudent, toutes et tous, et d'apporter des éléments venant nourrir la réflexion, et non la moraliser d'une façon ou d'une autre. Les adolescents et adolescentes ont visiblement bien saisi cette intention, et perçu avec beaucoup d'intérêt le dispositif : « Ça montre bien le conflit intérieur ! », confirme Laureline (19 ans, BTS).

« Ça restitue les émotions, comme dans Vice-Versa, ça pourrait montrer ce qu'il se passe dans notre tête, des émotions qui se disent 'Tiens, moi j'interviens là ; j'interviens pas là', ça pourrait marcher comme ça » (Baptiste, 15 ans, 3^e).

« Ça m'a fait penser un peu au film Vice-Versa. Par rapport aux émotions, tout ça, ça amène à faire un peu une pause en mode 'Qu'est-ce que je ressens, là ?', 'Pourquoi je vis ça comme ça ?'. J'ai trouvé que c'était super bien fait » (Jonathan, 17 ans, Terminale).

Une expérience dérangeante

Plusieurs enquêtés et enquêtées expriment un malaise lors de la lecture de la bande dessinée, parce que les situations vécues par Juliette sont tellement proches de celles qu'ils éprouvent quotidiennement qu'ils et elles se trouvent renvoyés à leurs propres questionnements, doutes, voire sentiments d'impuissance.

Ben (12 ans, 5^e) exprime de façon emblématique ce ressenti paradoxal : « J'ai beaucoup aimé la BD parce que Juliette, ce qu'elle vit, je le vis aussi, avec des trucs comme le téléphone que je perds tout le temps et je suis en PLS, ou bien quand elle doit se concentrer sur ses devoirs, moi ça m'arrive tout le temps de me dire 'Ben, concentre-toi', et puis y a un message, un truc à regarder, des choses comme ça... Mais en même temps, je peux pas trop dire que j'ai aimé lire parce que tout le temps, je me disais 'Oh là là, c'est tout moi !', et y a pas de quoi être fier en vrai... (...) Oui, je m'en veux d'être comme ça, accro à mon téléphone, à pas bien me concentrer sur des choses, je perds du temps et après je me le reproche, j'en sors pas quoi ».

Capucine ne dit pas autre chose lorsqu'elle reconnaît : « On se retrouve un peu trop dedans, c'est nous quoi, c'est super, hein, parce que ça nous parle, mais ça dérange aussi hein, on n'est pas forcément fiers d'être comme ça ! » (Capucine, 16 ans, 2nde).

Conseils de lecteurs et lectrices de Juliette

« Pour moi le message principal, c'est pas de dire qu'on doit arrêter d'utiliser le téléphone, parce qu'à la lecture on voit bien que c'est utile, le téléphone, et qu'on peut l'utiliser pour plein d'autres façons qu'aller sur les réseaux. A la fin par exemple Juliette, elle dit qu'il y a une rumeur sur le théâtre qui brûle, elle a vérifié, c'était faux et ça, c'est grâce à son tel. Le message, je pense, c'est de dire que le tel il faut pas l'utiliser que pour les

réseaux mais pour autre chose, il peut être vachement pratique et on peut trouver de tout et faut l'utiliser » (Maxime, 14 ans, 4^e).

Les adolescents et adolescentes ont considéré que la bande dessinée leur était bien destinée, surtout les collégiens et collégiennes, les lycéens et lycéennes ayant plutôt tendance à conseiller la lecture « aux plus jeunes qui sont en plein dedans » (Geoffrey, 17 ans, Terminale). Ainsi, Jules conseillerait la bande dessinée « aux jeunes de notre âge, pour nous montrer à quel point on peut être accro vite au téléphone » (Jules, 14 ans, 4^e). Vincent, lui, souhaite conseiller cette ressource qui se tient à distance, selon lui, des discours moralisateurs, voire diabolisateurs, sur le smartphone et plus largement les usages et pratiques numériques des adolescents et adolescentes : « Ça nous fait pas la morale, ça nous montre ok il y a un problème possible avec ce téléphone, mais regarde ça apporte pas mal de choses comme apprendre son texte, préparer le Grand Oral en discutant aussi avec d'autres, t'informer. C'est ça que j'aime bien : pas de morale, c'est juste la vie qu'on a avec le téléphone, pas la peine de s'inquiéter » (Vincent, 17 ans, Terminale).

Après la lecture de la bande dessinée, Lucy raconte avoir eu un moment de réflexion personnelle sur le téléphone et sa place dans la société, « qui fait que sans téléphone on ne peut finalement pas faire grand-chose aujourd'hui ». Cela l'a conduite aussi à se demander : « Est-ce qu'il y a vraiment des gens, qui s'enlèvent deux minutes de leur téléphone, est-ce que bah ils sont inspirés de choses ou ils se sentent beaucoup plus légers, un peu mieux ? » (Lucy, 16 ans, 1^{ère}).

Après avoir lu la bande dessinée, Quentin (16 ans, 1^{ère}) a même voulu se détacher de son téléphone. Sans succès car il en avait besoin pour connaître ses horaires de bus du lendemain : « Je me suis dit 'Ok demain je viens pas avec mon téléphone c'est bon', et la personne qui m'accompagne m'a dit 'Euh non, comment tu fais si t'as pas de bus demain ?' ... 'Ah ! Ouais nan je vais prendre mon téléphone en fait' ! (rires) ».

L'ŒIL DU CLEMI SUP

Prendre appui sur des situations de vie réalistes, proches de ce que vivent les adolescents est essentiel pour permettre aux jeunes de s'identifier, d'engager une réflexivité sur leurs pratiques en ligne, et pouvoir échanger sur leurs ressentis, qu'ils soient joyeux ou difficiles. Il est fondamental de repérer comment le numérique amplifie ou modifie effectivement certains phénomènes (l'addictivité, la peur d'être exclu, le manque de vigilance face à des informations douteuses, etc.). L'EMI se pratique adossée au quotidien des jeunes, et de leurs pratiques numériques : à l'école, à la maison, avec les copains, les parents, etc. pour travailler, s'amuser, s'informer...

Dans la tête de Juliette est le récit fonctionnel de la vie d'une jeune fille « banale », à laquelle tout à chacun peut s'identifier et permet des entrées éducatives qui favorisent la réceptivité et la réflexivité des jeunes.

La BD conçue par le CLEMI est un support qui peut fonctionner comme un levier d'échange, un déclencheur de paroles pour mettre en débat ses expériences et ses connaissances : l'EMI n'est pas un cours de morale, elle ouvre un espace vivant pour exercer son esprit critique avec les autres !

Les Mini-Juliette jouent un rôle de médiation, incarnant les différentes facettes de nos intériorités. C'est une piste pédagogique pertinente qui permet de coconstruire avec les élèves des débats (sous des formes écrites, orales, dessinées, infographiées...) autour des sujets informationnels et médiatiques et des enjeux du numérique.

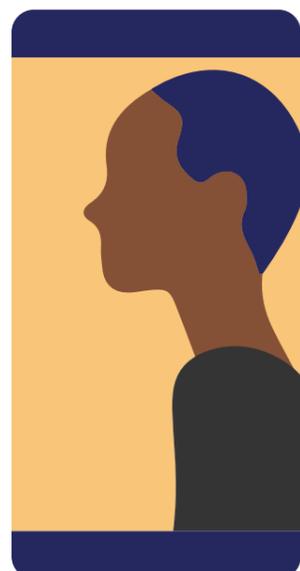
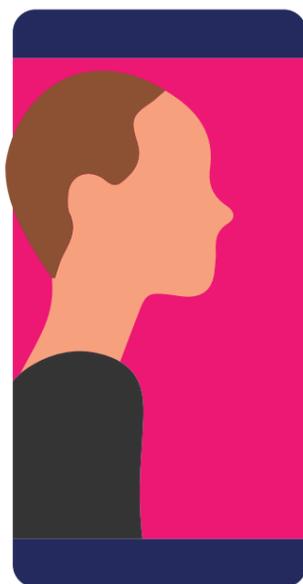
« Pour les adultes, les parents tout ça, c'est pas intéressant ce que je fais sur mon téléphone »

Louise



« on se met à la place de Juliette en fait, y a des moments où je fais à peu près comme elle, genre le monde Avion pour réviser, meilleure solution (...). C'est la preuve qu'on fait pas n'importe quoi, que c'est plutôt une bonne pratique, ça marche »

Mathias



« il faut arrêter de dire que c'est les jeunes qui tombent dans le panneau ! moi je vois bien que ceux qui m'envoient des trucs faux, ou qui sur Facebook ou Insta diffusent n'importe quoi ils ont pas 20 ans hein ! »

Donovan



« avoir un téléphone pour moi c'est un peu comme un carnet secret »

Maline

CONCLUSION

L'ENQUÊTE APPORTE UN CERTAIN NOMBRE D'ENSEIGNEMENTS POUR CONCEVOIR ET METTRE EN ŒUVRE

1. UNE EMI SOCIALE ET PROACTIVE QUI REPOSE SUR QUELQUES PRINCIPES :

Créer des espaces de dialogue et de mutualisation

- respectueux des expériences des unes, des uns et des autres
- favorisant le partage d'expériences et de connaissances

2. POUR UNE EMI COMPRÉHENSIVE,

qui favorise le dialogue et l'inter-compréhension, sans fantasmer ni avoir pour objectif de « redresser » des pratiques

3. POUR UNE EMI DU QUOTIDIEN ET QUOTIDIENNE,

- qui s'appuie sur les expériences sociales quotidiennes
- et se déploie au sein d'une progression d'apprentissages

4. POUR UNE EMI CULTURELLE,

qui dépasse le « faire faire » pour conjuguer le « savoir » et le « savoir-faire » avec des connaissances conceptuelles indispensables

5. POUR UNE EMI (EN)CAPACITANTE,

- qui mette en avant la joie et la chance de s'informer,
- de prendre le risque de s'informer, et la responsabilité citoyenne.

ANNEXES

TOI ET LE NUMÉRIQUE

Afin de préparer notre entretien du à au CDI, voici 3 petites consignes.

Merci beaucoup à toi pour ta précieuse participation à cette enquête !

1) Sur une feuille libre, rédige un petit portrait de toi !

En donnant les éléments suivants :

- Ton nom, ton âge
- Nombre de tes frères et sœurs (et leur âge)
- Si tu as un smartphone :
- à quel âge as-tu eu ton premier smartphone ?
- combien de temps passes-tu par jour sur ton smartphone ? Est-ce que cela te semble raisonnable, trop... ?
.....
- combien d'applications as-tu téléchargées ? Quelles sont celles que tu utilises le plus ?
.....
- quel genre de contenus regardes-tu ?
.....
- pour quelles activités de ta vie quotidienne, ton smartphone est-il le plus utile ?
.....
- Si tu n'as pas de smartphone :
.....
- aimerais-tu en avoir un ? Si oui, pour faire quoi ? Si non, pourquoi ?
.....
- si tu as un ordinateur ou une tablette, combien de temps passes-tu par jour dessus ? Est-ce que cela te semble raisonnable, trop ... ?
.....
- si tu as un ordinateur ou une tablette, quel genre de contenus regardes-tu ?
.....

2) Lis la BD Dans la tête de Juliette - Bonne lecture !

3) Complète ton autoportrait

à As-tu reconnu dans la journée de Juliette un moment ou une situation que tu as déjà vécue dans ta propre vie ? Raconte !

N'oublie pas de venir à notre entretien avec ton autoportrait !!!!

